

FNA 1615 - Le voleur d'iceberg

Serge Brussolo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

SERGE BRUSSOLO

LE VOLEUR D'ICEBERGS



[image]

SERGE BRUSSOLO

LE VOLEUR D'ICEBERGS

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VIe

CHAPITRE PREMIER

Les monstres se manifestèrent à l'aube du troisième jour, envahissant le vaisseau alors que Daniel Sangford dérivait au sein d'une torpeur due à l'ingestion de ces euphorisants, réputés inoffensifs, dont avaient coutume d'abuser tous les pilotes intersidéraux. Sur le tableau de bord de la salle des commandes, les détecteurs volumétriques se déclenchèrent, faisant clignoter un essaim de petites lampes rouges.

— « Présence d'un volume mobile inidentifiable en translation horizontale dans le couloir numéro sept du troisième niveau », bourdonna le haut-parleur d'alerte.

Daniel ouvrit péniblement un œil. Il se sentait lourd. « Comme si on avait coulé du plomb dans chacun de mes os », songea-t-il en essayant de se mettre debout. Il était encore trop endormi pour percevoir la moindre sensation de menace.

Autour de lui le vaisseau spatial étirait sa géographie tout en cavernes de métal bleu. Les tuyaux, les canalisations, les câbles électriques se chevauchaient, se nouaient au détour des coursives, et l'on avait parfois le sentiment que l'appareil était en réalité habité par des milliers de serpents à la peau plastifiée. Des milliers de serpents engourdis par la température trop basse et dont les corps, interminables, gisaient sur les caillebotis métalliques dans l'attente d'un prochain réveil. Dan se frotta les yeux. Les longs voyages intergalactiques favorisaient toujours ce genre de fantasmes. Il fallait se méfier de l'enfermement et de l'oppression claustrophobique qui en résultait tôt ou tard. On pouvait bien sûr tenter de se distraire par la lecture, les jeux vidéo, les problèmes d'échecs... Mais la meilleure des défenses restait en fait le sommeil. Un sommeil pesant et sans rêves; un coma bienheureux dont on n'émergeait qu'à regret.

Dan se redressa doucement sur la couchette de caoutchouc Mousse pour laisser à son cerveau le temps de s'habituer à ce changement de position et permettre à ses artères de modifier leur diamètre. Dans l'espace, ces accommodations physiologiques se faisaient plus lentement que sur Terre, et il était inutile de risquer la syncope en s'agitant imprudemment.

Son regard fila au ras du sol. Une fois de plus la présence des canalisations souples lui remua désagréablement l'estomac et il ne put s'empêcher de penser « serpents ». Il y en avait partout à travers le vaisseau. Leurs corps longilignes se ramifiaient à perte de vue, se coulant derrière les consoles des ordinateurs, se glissant dans le ventre de la moindre des machines comme pour l'infiltrer en vue d'un monstrueux parasitage. Daniel ne s'était jamais habitué à ce voisinage fantasmatique. Il lui semblait qu'une pieuvre énorme dormait, cachée dans la soute du vaisseau, et qu'elle lançait ses tentacules à travers les couloirs... en quête d'un gibier.

C'était une idée extrêmement nocive dans un univers aussi étanche qu'un cargo intergalactique. Mais chaque pilote avait ses phobies, et il lui fallait apprendre à les dominer s'il ne voulait pas succomber tôt ou tard à une crise de folie hallucinatoire. On avait vu des astronautes s'éjecter dans l'espace seulement vêtus d'un survêtement de gymnastique (voire complètement nus !) parce qu'ils s'étaient laissé déborder par le bouillonnement des mirages mûris en vase clos.

Pour l'heure, les voyants d'alarme palpitaient sur le pupitre et il n'était nullement question de mirage ou d'hallucination. Un intrus se déplaçait dans la cale... Un passager clandestin dont Dan ignorait tout.

« C'est une histoire de fou, pensa-t-il. Je suis tout seul sur ce vaisseau, tout seul. Les détecteurs doivent une fois de plus déconner. »

Cela s'était déjà produit plusieurs fois dans le passé. Un court-circuit avait faussé le système d'appréciation volumétrique des détecteurs et l'ordinateur central, totalement perturbé, avait annoncé qu'un animal de la taille d'un bœuf se déplaçait dans la cale. Dan était aussitôt descendu, un fusil-laser en bandoulière, prêt à affronter en un combat sans merci un monstre impitoyable... Il n'avait découvert qu'un rat. Un rat à demi agonisant qui se traînait sur le sol en faisant crisser ses griffes. Les détecteurs déréglés avaient démesurément grossi cette pauvre bestiole, renvoyant à l'ordinateur central l'image d'un animal pesant plusieurs centaines de kilos.

Dan se leva péniblement. Il n'avait aucune envie de courir. Qu'allait-il trouver cette fois-ci ? Une souris ? Une quelconque bestiole qui avait profité de son arrêt prolongé sur le spatiodrome de Kandarta pour se faufiler dans l'ouverture des soutes ?

Il traversa le poste de commandement, qui au demeurant était sale et mal éclairé. Le vaisseau évoquait davantage un vieux cargo pourri de rouille que les splendides fusées blanches et aseptisées qu'on pouvait encore voir dans les vieux feuilletons télévisés. En fait, les transports galactiques étaient le plus

souvent des appareils à bout de souffle, rafistolés au chalumeau oxyhydrique. Des monstres de métal à face camuse, mal équilibrés, et qui dérivaien dans l'espace comme d'énormes coquillages bleuis. En les voyant on ne pouvait s'empêcher de grimacer, tant ils évoquaient de gros insectes bardés d'élytres et de caparaçons de chitine. Ces choses sans nom, entièrement robotisées, n'étaient habitées que par un seul homme. Un capitaine préposé à la surveillance des machines... et qui le plus souvent passait toute la traversée dans un état d'hébétude chronique, partagé entre ses tubes de tranquillisants, ses écrans vidéo, et ses revues salaces...

Dan s'immobilisa sur le seuil du poste de commandement. L'idée de descendre dans les entrailles du vaisseau le rebutait. Il allait devoir longer interminablement les coursives... et par là même côtoyer les serpents de plastique et de caoutchouc qui tapissaient les parois.

« Tentacules », pensa-t-il à nouveau avec un frisson. Et l'image de la pieuvre enfouie dans les entrailles de la nef envahit son esprit. C'était stupide ! Il n'y avait pas de pieuvre. La fusée ne contenait que des cailloux. Des tonnes de minerai énergétique qui remplissaient la cale sur toute sa hauteur.

« En fait, je transporte une montagne en pièces détachées ! » avait coutume de plaisanter Dan lorsqu'on l'interrogeait sur la nature de son fret. Mais aujourd'hui, il n'avait pas la moindre envie de rire. Les lampes rouges clignotaient. Et la petite voix bourdonnante du haut-parleur d'alerte annonçait une inexplicable invasion. Peut-être ne s'agissait-il pas d'un vulgaire rat ? Peut-être devait-il s'attendre à quelque chose de plus effrayant qu'une simple bestiole en maraude ? Un passager clandestin ? Cela semblait peu vraisemblable. Les soutes à minerai étaient placées sous vide absolu, et pour y survivre, un homme aurait dû s'y cacher muni d'un scaphandre et d'un nombre impressionnant de bouteilles d'oxygène. Non, c'était peu vraisemblable.

Dan ouvrit un placard, en tira un fusil pneumatique expédiant à dix mètres des décharges d'air comprimé qui vous percutaient la poitrine avec la puissance d'un pavé lancé par un colosse. Il n'aimait pas utiliser les rayons laser à l'intérieur du vaisseau. Il suffisait d'un tir mal ajusté, d'un ricochet sur une surface réfléchissante pour que le dard lumineux s'en aille détruire une boîte de connexions ou un nœud de câbles d'importance vitale. Mieux valait se servir du fusil à air puisé, c'était rétrogradé mais plus prudent. Le cargo était déjà en assez mauvais état, l'abîmer davantage n'aurait rien apporté de très bon.

Daniel se décida enfin à traverser la coursive. Il évitait soigneusement de frôler les tuyaux accrochés aux cloisons. Il lui semblait que le moindre attouchement réveillerait la pieuvre de ses angoisses, et que les tentacules

déguisés en câbles électriques se refermeraient immédiatement sur lui pour l'étouffer et le broyer, à la manière d'une meute de boas constrictors.

Il commença à descendre, passant d'une passerelle à l'autre. Le vaisseau était comme un gouffre de métal que coiffait la minuscule cloche du poste de commandement.

« C'est un abîme, songeait souvent Dan ; un abîme surplombé par une minuscule cabane en équilibre instable. Je vis dans cette bicoque trop étroite, avec ce ravin sous les pieds. »

Il frissonna. Il n'aimait pas descendre dans la soute. A partir du cinquième niveau, il fallait passer une combinaison pressurisée car l'air se raréfiait. Par mesure d'économie, et pour diminuer les risques d'incendie, seule la nacelle de pilotage était approvisionnée en oxygène.

Dès le troisième étage, Dan dut ouvrir le panneau d'un poste d'équipement et plaquer sur son visage un masque respiratoire portatif. Malgré la température très basse il transpirait dans sa combinaison de pilote. La passerelle descendait en spirale, comme l'escalier d'un immense clocher. Lorsqu'on risquait un œil par-dessus la rambarde, on ne voyait... rien. Rien qu'un trou noir qui semblait s'ouvrir directement sur l'espace. Au bas de cet interminable praticable s'entassait le chaos des blocs de minerai fracassé.

Une montagne en pièces détachées, oui. Qui aurait pu se dissimuler entre ces pierres noires et coupantes? Aucun être doué de raison, bien évidemment. Restait alors l'hypothèse du prédateur inconnu. Mais cela aussi c'était idiot. Avant le départ, les sondes avaient passé le vaisseau au crible pour s'assurer qu'aucune vie — même la plus infime —, ne quittait le sol de Kandarta. Les lois intergalactiques étaient formelles et très strictes. Et les hommes étaient loin de circuler librement à travers l'espace. En réalité peu de colons revenaient sur la Terre. Dès qu'on avait passé dix ans dans l'espace l'organisme se modifiait, certains organes s'atrophiaient, d'autres se développaient de façon hideuse, changeant sensiblement la physionomie des humains. Pour toutes ces raisons il était interdit aux colons de revenir sur Terre sans avoir au préalable subi l'épreuve de la traditionnelle visite médicale. Peu d'entre eux en sortaient triomphants.

« C'est peut-être cela ? pensa Dan. Un colon débouté par les médecins des douanes, et qui s'est planqué dans la soute au mépris de tous les dangers ? »

A partir du cinquième, la lumière baissa, et il dut allumer l'éclairage de secours. Les sangles du masque de caoutchouc lui irritaient les joues.

Et soudain il perçut un raclement... Des raclements ! Cela faisait penser à des pattes crochues frottant une surface métallique. Immédiatement il fut convaincu qu'il n'aurait pas affaire à un homme.

Brusquement la bête fut là, à l'angle de l'escalier... Une sorte de mante religieuse grande comme un enfant de cinq ans, et qui se dandinait sur ses pattes articulées. Elle avait un curieux aspect parcheminé, vieilli, comme s'il s'agissait en réalité d'un robot recouvert de cuir fripé, moisi.

Dan épaula le fusil et tira...

Contrairement à ce qu'il redoutait, l'insecte géant explosa au contact de la boule d'air comprimé. En fait il se disloqua en multiples fragments, à la façon d'une potiche frappée par une bille d'acier. Dan demeura sur le qui-vive. D'où sortait cette bestiole ? Si elle s'était introduite dans la soute au moment du chargement, les détecteurs auraient dû normalement dénoncer sa présence.

Dan hocha la tête, foudroyé par l'incompréhension. En s'agenouillant près des débris, il nota que ceux-ci se changeaient déjà en poussière.

Son soulagement fut cependant de courte durée, car un nouveau raclement s'éleva soudain du fond de la coursive. Une sueur glacée se mit à ruisseler sur le front du jeune homme. « Des œufs ! se dit-il brusquement. Il y avait peut-être des œufs dans les anfractuosités des roches. Ils ont incubé pendant le voyage, et maintenant ils libèrent les bêtes qui se sont formées sous leur coquille ! » Mais une fois de plus l'hypothèse ne tenait pas debout : il faisait beaucoup trop froid dans la cale pour qu'un œuf parvienne à maturité.

Ses mains se crispèrent sur la crosse du fusil. Un animal inconnu jaillit au détour du chemin. C'était une grosse bête caparaçonnée d'écaillés, à la mâchoire prognathe, et qui se déplaçait à quatre pattes. Lorsqu'elle aperçut Dan, elle sauta prestement pardessus la rambarde et disparut dans les ténèbres de la cale.

Daniel hésita, ne sachant s'il devait la poursuivre ou aller voir ce qui se passait dans la soute. Il opta en définitive pour cette dernière solution et dégringola les marches de fer, la lampe brandie comme une arme.

Les blocs de minerai dessinaient devant lui une géographie de tremblement de terre. On eût dit qu'on avait entassé là les débris d'un monde trois fois fracassé. C'était comme un continent aux plaines disloquées, une vision infernale faite de terre, de racines broyées et de blocs de pierre jetés pêle-mêle. Daniel se cramponna au garde-fou. Il ne tenait pas à poser le pied au milieu de ce chaos. S'il venait à glisser, il pouvait tomber dans la faille

séparant deux rochers et se perdre dans un labyrinthe de crevasses, sans grand espoir de pouvoir un jour remonter à la surface.

Il fit bouger la lampe de gauche à droite.

Elle était trop faible pour éclairer la totalité de la cale.

Le bruit se reproduisit. C'était un craquement sec, suivi d'un émiettement sourd. Dan pivota, et le halo lumineux tomba sur un tas de pierres dont la couleur évoquait celle de l'or pur. En fait il s'agissait de cailloux sans valeur qu'il avait achetés de ses propres deniers à un prospecteur indépendant, avec l'idée de les revendre sur Terre à un fabricant de bijoux. Leur texture, proche de celle du métal aurifère, aurait permis de vendre à bas prix des bagues et des colliers dont l'apparence aurait pu bernier les acheteurs naïfs.

Les transporteurs intergalactiques étaient friands de ces petites escroqueries qui leur permettaient de se faire un peu d'argent sans prendre beaucoup de risques. Comme tous ses pareils, Dan était à l'affût de la trouvaille, de l'occasion qui lui permettrait un jour de décrocher le pactole. Il suffisait parfois d'un rien. En ouvrant l'œil, on pouvait dénicher sur un monde éloigné une babiole sans importance qui, une fois ramenée sur la Terre, se transformait en une confortable source de revenus. Il avait déjà réalisé de menus gains en faisant entrer illégalement des fleurs qui ne fanaient jamais, ainsi que de petites bestioles domestiques qu'on nourrissait une fois par an et dont l'haleine détruisait les mauvaises odeurs. Mais chaque fois il n'avait encaissé qu'un gros pourboire, rien de plus. Les pierres dorées lui avaient laissé entrevoir un bénéfice beaucoup plus considérable.

Et voilà qu'elles se fendaient devant ses yeux ! Oui, c'était exactement cela : elles éclataient sous une inexplicable poussée interne, laissant le passage à d'étranges animaux engourdis.

« Des fossiles ! réalisa brusquement Dan, les pierres contenaient des fossiles qui se sont réveillés en quittant l'atmosphère de leur planète d'origine ! »

Il jura grossièrement. Le prospecteur l'avait roulé ! Il lui avait vendu un tas de cailloux dont le noyau était en fait constitué d'un animal en ' état d'hibernation. Les sondes des détecteurs avaient ricoché à la surface des blocs sans deviner la présence des animaux englués dans la tourbe millénaire. Et à présent voilà que ces bêtes sortaient de leur sommeil pour déambuler à travers le vaisseau. Elles brisaient la coquille des œufs de pierre pour réapprendre à marcher.

Tout près de Dan un rocher se fendit de haut en bas dans un nuage de paillettes dorées. Un oiseau nu, aux ailes membraneuses, en sortit, s'ébroua et prit son vol, s'élevant rapidement à l'intérieur de la cage d'escalier. Par quel prodige avait-il retrouvé la vie ? Dan n'en savait rien, à vrai dire il ignorait tout de la faune de Kandarta. S'il avait été un peu plus documenté, peut-être n'aurait-il pas payé aussi cher ce tas de cailloux piégés.

Il recula. Les roches éclataient les unes après les autres, libérant d'affreux pensionnaires écailleux, aux pattes armées de griffes, à la tête couronnée de cornes. C'était toute une faune d'enfer qui jaillissait dans les ténèbres. Un zoo pustuleux dont les mâchoires claquaient déjà.

Dan tenta de les ajuster avec son fusil soufflant, mais l'obscurité gênait son tir. Il parvint toutefois à toucher une sorte de dinosaure en réduction empêtré dans les fragments de son œuf rocheux. Le lézard préhistorique se disloqua immédiatement dans un bruit de potiche pulvérisée par un lance-pierres. Daniel poussa un soupir de soulagement. En définitive, les fossiles semblaient assez fragiles. Même s'ils s'éparpillaient à travers le vaisseau, il serait très facile de les détruire à la faveur d'une rencontre.

Déjà d'autres bestioles inidentifiables jaillissaient du tas de caillasse. Elles étaient toutes hideuses, et s'il ne les avait pas su aussi vulnérables, le jeune homme aurait été très inquiet quant à la suite des événements.

Il se décida à battre en retraite. Ces monstres n'étaient que des bêtes de carton-pâte. Il leur réglerait leur compte plus tard, dans de meilleures conditions.

« Fausse alerte, pensa-t-il. Ce ne sont pas des bestioles s'émiettant au moindre choc qui mettront le navire en péril. »

Indifférent au zoo démentiel qui envahissait la cale, il regagna la passerelle supérieure.

Toutefois, en passant près des débris de la mante religieuse, il fut pris d'un doute et décida de procéder à un prélèvement. Il glissa quelques lamelles de chitine dans un sac en plastique et grimpa au poste de commandement pour faire analyser le tout par l'unité d'assistance biologique. Il n'était pas réellement inquiet, plutôt déçu. Une fois de plus sa petite escroquerie tournait court. Il ne ferait pas fortune en commercialisant ces pierres qui avaient toute l'apparence de l'or sans rien posséder des chaînes moléculaires propres à ce métal.

Il sortit une dose de vodka de synthèse du distributeur alimentaire et alla

s'allonger sur sa couchette.

C'était injuste. Beaucoup de pilotes avaient découvert de véritables trésors sur des astéroïdes à la dérive. Parfois il s'agissait d'un tombeau enchâssé dans la roche noircie, parfois encore d'un navire cosmique écrasé par une pluie de météorites. Dans ces carcasses on pouvait trouver des cassettes de bijoux barbares, des lingots, des pierres précieuses. La nuit, dans les buvettes des astroports, on racontait interminablement l'histoire de Joss Paddington, le routier de l'espace qui avait récupéré,, au fin fond du cosmos une pyramide funéraire entièrement tapissée de feuilles d'or et qui, une fois revenu sur Terre, avait créé sa propre entreprise de transports intergalactiques.

Il y avait aussi Archie Crow qui, en se posant sur un minuscule planétoïde pour effectuer une réparation de routine, avait découvert une nécropole humanoïde dont chaque momie était enveloppée dans des bandelettes de platine. Il s'était empressé de déshabiller les cadavres bitumeux pour récupérer les précieuses feuilles de métal. De retour sur la planète mère, il avait plaqué les transports spatiaux pour se reconvertir dans l'industrie des produits aphrodisiaques.

Daniel rageait à l'évocation de chacun de ces magnifiques coups de chance. Pourquoi cela ne lui était-il jamais arrivé ? Pourquoi n'avait-il jamais mis la main sur le moindre tombeau serti de diamants ? L'espace était pourtant plein de ces débris mystérieux et millénaires. Au cours des multiples explorations, on n'avait jamais pu découvrir d'extraterrestres vivants... Seulement leurs traces sous forme de sépultures, de monuments funéraires, et quelquefois de cadavres momifiés. Mais Dan n'avait jamais eu la chance de se trouver nez à nez avec l'un de ces mausolées fabuleux dérivant dans les ténèbres du cosmos. Pour s'enrichir, il avait dû se rabattre sur des combines minables dont le produit lui permettait tout juste de s'enivrer durant une semaine dans un centre de plaisir « trois étoiles ». Ce n'était pas là sa conception de la richesse. Oh ! comme il aurait voulu dénicher une île au trésor interstellaire. Un tombeau plein à craquer de gemmes de toutes sortes. Au lieu de cela il s'était compromis dans de sordides histoires de contrebande, frôlant cent fois la sanction douanière et le retrait de licence. C'était beaucoup de risques pour pas grand-chose.

L'amertume le gagnant, il vida le gobelet de vodka synthétique, et en tira un second.

Il se remémorait ses « exploits » en ricanant. Il se souvenait encore de ces algues soyeuses qu'il avait ramenées de Solaya-III pour les commercialiser sous forme de perruques !

« Elles continuent à pousser comme de vrais cheveux, avait-il expliqué au grossiste, si bien que les chauves peuvent enfin s'offrir le luxe d'aller chez le coiffeur. Psychologiquement c'est très bon pour eux. Vous entrevoyez l'impact commercial d'un tel produit? »

Le grossiste imaginait très bien. Il avait acheté tout le lot : plus de trois tonnes d'algues de toutes les couleurs. Des algues en bouquets qu'on pouvait aisément se poser sur la tête, à la manière d'un chapeau, et coiffer comme de vrais cheveux.

« En plus, elles adhèrent parfaitement au cuir chevelu par leur système de ventouses, avait encore expliqué Dan; il n'y a donc aucun problème de fixation. »

Apparemment tout se présentait bien. Le perruquier avait passé des annonces dans tous les journaux. En une semaine il avait vendu deux tonnes de postiches hâtivement retaillés pour la circonstance. Dan s'était frotté les mains en comptant les billets verts des royalties. Hélas ! le miracle devait être de courte durée. Dès la deuxième semaine, les algues de Solaya-III commencèrent à digérer le cuir chevelu des malheureux chauves, leur mettant la calotte crânienne à nu ! Daniel avait dû s'évaporer dans la nature, un mandat d'amener aux fesses, poursuivi par les plaintes d'un millier d'utilisateurs à demi scalpés par les algues d'outre-espace.

De telles affaires n'étaient pas de celles dont on peut s'enorgueillir devant les amis. Et voilà qu'aujourd'hui il redoublait de malchance avec les cailloux dorés. Ce salaud de prospecteur s'était bien payé sa tête ! Content d'avoir trouvé un gogo, il lui avait refilé cette pacotille fossile qu'il savait probablement inutilisable en raison des animaux qui l'habitaient !

L'unité d'assistance biologique émit un bourdonnement strident. Dan leva la tête.

— « Résultats d'analyse, crachota le haut-parleur du synthétiseur vocal. Nous nous trouvons en présence d'une forme particulière de vie qui perdure à travers le temps par déshydratation. L'atmosphère d'humidité de la cale a peu à peu imprégné les cailloux au sein desquels dormaient les animaux desséchés. Ils se sont mis alors à gonfler comme le feraient des légumes secs brusquement plongés dans l'eau bouillante. C'est ce qui explique ces éclosions intempestives. »

— Ce n'est pas très grave, observa Dan. De toute manière, ils n'ont pas l'air beaucoup plus dangereux que des légumes secs. Ils se sont éparpillés sous les impacts d'un simple fusil à air comprimé. Je les pulvériserai au fur et à

mesure. Pas la peine de déclencher une battue pour si peu !

— « Désolé de vous contredire, chuinta l'ordinateur, mais l'affaire est plus sérieuse qu'il n'y paraît. Mes analyses prouvent en effet que ces animaux, d'abord très fragiles au sortir de l'hibernation, vont peu à peu gagner en densité. Et ceci au fur et à mesure qu'ils se gorgeront d'humidité. »

Dan se dressa sur sa couchette.

— Ça veut dire quoi, en clair ? aboya-t-il.

— « Cela signifie que les fossiles vont devenir de plus en plus lourds et de plus en plus durs dans les heures qui viennent. Et que par là même vous aurez beaucoup de mal à les détruire. D'abord fragiles comme des potiches de porcelaine, ils vont très vite acquérir la résistance d'un coffre-fort. »

— Merde ! siffla Daniel en se relevant d'un bond.

— « Exactement, souligna placidement le complexe d'information vocale. Plus vous attendrez, plus les animaux sortis des pierres deviendront indestructibles. Il est même possible qu'ils occasionnent des dégâts irréparables dans l'enceinte du vaisseau. Vous devriez vous mettre immédiatement en chasse et les détruire avant qu'ils n'acquière la densité du béton. Munissez-vous d'un laser portable en respectant les consignes de sécurité propres au maniement d'une telle arme. »

Dan jaillit du poste de commandement. Son cœur battait à coups redoublés. Il venait de commettre une erreur capitale en ne détruisant pas à la minute même les animaux sortis des gangues rocheuses. Il passa dans le carré des équipements, enfila une combinaison antithermique et se munit du laser portable. C'était un gros instrument qui n'avait de portable que le nom, et dont on devait se harnacher comme d'un lance-flammes de la vieille époque.

Alourdi, titubant, il entreprit de quadriller les coursives avec l'espoir de débusquer les monstres de Kandarta.

« Si tu ne les trouves pas très vite, ils vont se changer en blocs d'acier ambulant et ton laser se déchargera avant d'avoir pu creuser le moindre petit trou à leur surface ! » lui souffla une voix intérieure.

Il était très inquiet. Désormais, le temps jouait contre lui, et si ces bêtes n'étaient pas totalement idiotes, elles allaient commencer par se cacher jusqu'à ce que la texture de leur corps ait pris la consistance d'une armure.

Idiot ! Il avait été idiot ! Au lieu de rêvasser sur les trésors de l'espace, il aurait dû descendre dans la cale et entamer un véritable safari.

Alors qu'il remontait la coursive B-7, il perçut l'écho d'un pas lourd venant à sa rencontre. On eût dit qu'une statue de bronze descendue de son piédestal faisait les cent pas sur le caillebotis métallique du corridor.

Dan avala sa salive et enclencha la veilleuse du bec laser. Le martèlement se rapprochait. Et soudain la bête surgit au fond du couloir.

C'était un petit saurien qui se déplaçait sur ses pattes postérieures et dont l'allure générale rappelait celle du tyrannosaure-roi, le monstre aux mâchoires hypertrophiées de la préhistoire terrienne. Ici, il ne mesurait guère plus d'un mètre soixante, mais sa tête carrée lui donnait l'aspect d'un marteau géant monté sur pattes. Il zigzaguait dans le passage, donnant des coups de tête dans les cloisons qui se bosselaient à chaque impact.

— Bon sang! jura Dan. Il va démolir tout l'étage s'il continue comme ça !

Le crâne du monstre défonçait méthodiquement les plaques d'acier de la coursive, faisant sauter les boulons et les rivets. De temps à autre, il se redressait, ouvrait la gueule et happait une gerbe de câbles électriques qu'il broyait entre ses dents, indifférents aux courts-circuits.

Daniel donna toute la puissance du laser. Un trait de feu jaillit, creusant un trou charbonneux dans la peau durcie de la bête. Mais c'était un trou minuscule, à peine une piqûre d'épingle. La carapace du monstre semblait rebelle à la brûlure. D'ailleurs sa couleur grise évoquait la pierre ponce ou la roche volcanique. Prisonniers de la lave, les fossiles avaient pris les propriétés de la lave : ils ne redoutaient pas le feu !

Dan sentit la sueur lui dégouliner dans le dos. Il ajusta le saurien à nouveau, lâchant une giclée de lumière cohérente sans parvenir à creuser plus qu'une balafre sur la peau de l'animal.

« Des explosifs, constata-t-il dans un début d'affolement. Il faut des explosifs ! »

C'était une option extrêmement dangereuse dans l'univers clos du vaisseau. Même les mini-bombes dont disposait l'arsenal pouvaient occasionner des dommages considérables.

Il recula. Avec horreur, il constata que des coups sourds résonnaient à travers

tout le navire ! A chaque étage des bêtes lourdes et dures arpentaient les passerelles dont les membrures se tordaient sous leur poids ! Impatientes de retrouver l'air libre, elles donnaient des coups de tête, griffaient ou mordaient les parois de métal.

« Elles vont finir par crever la coque ! pensa Dan. Elles sont foutues de percer le revêtement blindé qui nous isole de l'espace. » Cette fois il mourait de peur. Il se rua vers l'arsenal.

Dans la cage métallique du grand escalier menant aux soutes, un oiseau membraneux volait en faisant claquer des ailes de cuir noir. Son bec hérissé de dents arrachait les boulons des membrures et sectionnait les câbles électriques. Des klaxons d'alerte hululaient à tous les étages.

Daniel s'agenouilla sur le seuil de l'arsenal pour mettre en joue le ptérodactyle au bec meurtrier. Le jet du laser fusa, rayant la pénombre qui régnait sous la voûte d'acier. L'oiseau fossile volait lourdement. Ses ailes épaisses semblaient avoir le plus grand mal à se plier. Peut-être allait-il finir par tomber, les articulations raidies par la paralysie ? Dans ce cas Dan n'aurait plus qu'à le ramasser pour l'éjecter dans l'espace.

Le jeune homme se déplaça pour se rapprocher d'un terminal. Rapidement il pianota sa question : « Existait-il une possibilité que les fossiles succombent peu à peu au durcissement de leurs chairs ? »

— « C'est effectivement possible, répondit l'ordinateur. Mais entre-temps ils seront devenus si lourds qu'ils auront déjà crevé la coque du vaisseau lorsque l'agonie les figera enfin sur place. Il convient de les fragmenter au plus vite. Les détecteurs signalent de nombreuses pannes affectant le système de stabilisation et la pesanteur artificielle du vaisseau. Si les gyroscopes deviennent fous, le navire pourrait bien se retourner et continuer son voyage la tête en bas. »

Daniel grimaça. Il savait ce que cela signifiait. Si le vaisseau basculait, le contenu des soutes sortirait de son logement pour se répandre à travers les coursives. La montagne en pièces détachées qu'on avait logée dans la cale se transformerait alors en une interminable avalanche qui lapiderait tout sur son passage. Les blocs de minerai écraseraient les cabines et les sas, crevant les cloisons, aplatissant les ponts et les passerelles. En quelques minutes le vaisseau ne serait plus qu'une épave à la ferraille cabossée, semant ses blindages à travers l'espace.

Cela s'était déjà produit par le passé. On avait vu des minéraliers se retourner, ensevelissant leur équipage sous le poids du fret sorti des cales. Le seul

moyen d'enrayer la catastrophe était de placer l'appareil en état d'apesanteur. Dans ce cas de figure, les rochers se contentaient de flotter au long des coursives sans chercher à transpercer la coque. On pouvait ensuite, au prix d'un interminable labeur, ramener chaque bloc de pierre dans sa soute d'origine, comme un chien de berger ramène vers le troupeau les brebis égarées. Mais étant seul à bord, Dan se voyait mal déménageant une montagne à la force du poignet, même en état d'apesanteur !

Le ptérodactyle volait toujours en rase-mottes. Sa peau avait l'apparence grisâtre d'un blindage de char d'assaut.

Dan le mit en joue et le toucha à trois ou quatre reprises, sans le gêner réellement dans ses évolutions. Il avait peur d'utiliser les mini-bombes. Si l'une d'entre elles venait à rebondir sur la carapace de l'un des monstres, elle pouvait exploser n'importe où et souffler la paroi de métal tendue sur les membrures. Les klaxons hurlaient toujours, lui emplissant le crâne d'un vacarme douloureux.

A ce moment le vaisseau bougea comme s'il encaissait une lame de fond. Les chevilles du jeune homme se tordirent et il faillit passer par-dessus la rambarde.

— « Stabilisateur gauche en défaut, couina la voix du synthétiseur vocal. Les probabilités de retournement augmentent de minute en minute. Dois-je placer le vaisseau en apesanteur interne ? »

Dan hésita. Il fallait qu'il regagne le sas et passe un scaphandre, mais un nouveau monstre venait justement de pointer sa tête à l'angle du corridor.

C'était une vilaine licorne à face camuse, nantie d'un rostre frontal qui brillait comme le trépan d'une foreuse minière. La bête plongeait cette corne dans tout ce qui l'entourait, transperçant les plaques d'acier des cloisons, crevant les écrans des terminaux, et forant même des trous dans le sol. Elle avançait lentement, gênée par la densité extraordinairement lourde de sa chair en constant épaissement. Dan décida de passer outre et de gagner la salle d'habillement. En courant, il pouvait surprendre la bête et éviter un coup de corne mortel.

Il bondit, se faufilant entre l'animal et la cloison tordue. Le monstre mit deux secondes à réagir, c'était plus qu'il n'en fallait à Dan pour plonger vers la salle des scaphandres. Il évita de justesse la terrible corne aux reflets métallique et se retrancha dans la rotonde d'équipement. Tout de suite la bête se mit en devoir de transpercer le lourd battant d'acier. Ses coups crevaient la porte comme s'il s'était agi d'une simple feuille de papier. Dan détourna les

yeux, s'efforçant au calme et enfila son scaphandre. Alors qu'il posait son casque sur sa tête, le vaisseau roula à nouveau bord sur bord, le déséquilibrant.

« Il va se retourner, pensa-t-il en rampant pour rattraper son casque qui roulait sur le plancher. Il va se retourner et toute la montagne contenue dans la cale te tombera sur les épaules ! » Il imaginait déjà l'horrible fracas de la soute retournée, s'ouvrant au-dessus de sa tête comme la trappe d'un bombardier pour vomir un continent fracassé dans le labyrinthe du vaisseau.

La licorne continuait à larder la porte de coups de boutoir. Dan enfila son casque et se précipita vers la console de service. En plaçant le vaisseau en apesanteur, il allait alléger les monstres... Et du même coup faciliter leurs déplacements ! Désormais ils n'auraient plus à lutter contre la densité de leur corps pour progresser à travers la nef, un simple petit coup de talon suffirait à leur faire couvrir dix mètres d'une seule traite.

« Ils vont devenir véloces, réalisa Dan ; effroyablement véloces. » Ses mains voltigeaient au-dessus des touches de la console sans parvenir à se poser sur les touches. Que devait-il faire ?

Enfin il entrevit l'embryon d'une solution.

« Peux-tu déshydrater l'atmosphère interne du vaisseau au point de forcer les fossiles à reprendre leur aspect primitif de bêtes desséchées ? » tabula-t-il à l'adresse de l'ordinateur.

« Possible, répondit l'écran, mais le dessèchement brutal de l'air risque d'affecter de nombreux composants. »

Dan décida qu'il n'avait pas le choix. D'une main tremblante il commanda le début de la manœuvre. Un chuintement sinistre jaillit de tous les événements de climatisation, tandis que le processus d'évaporation commençait. Dans quelques minutes il ne resterait plus un atome d'humidité à travers tout le vaisseau, et la moindre course serait plus sèche qu'un désert brûlé par les feux du soleil. Un être humain qui se serait par mégarde exposé sans scaphandre à l'action des déshydrateurs aurait été réduit en moins de trois secondes à l'état d'une feuille de cuir durci guère plus épaisse qu'une tranche de jambon racorni.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi, seulement rythmées par le sifflement horriblement strident de la climatisation.

— « Fin de l'opération », annonça enfin le haut-parleur de la passerelle de

commandement.

Dan se mit en marche. Titubant sous le poids du scaphandre. Il déverrouilla la porte trouée du sas, avec un pincement au creux de l'estomac. Mais la licorne reposait sur le sol... plate, desséchée et translucide comme une mue de serpent. Il la piétina avec rage, la réduisant en poussière. Il avait réussi ! Maintenant il lui fallait détruire de la même manière tous les autres animaux libérés par les pierres dorées. Cela impliquait qu'il passât tout le vaisseau au peigne fin, n'oubliant aucun recoin !

« Ça t'apprendra à monter des escroqueries foireuses ! se dit-il en remontant la cursive. Maintenant il ne te reste plus qu'à jouer les femmes de ménage du cosmos ! »

Il lui fallut deux jours et deux nuits pour inspecter le navire de fond en comble. Chaque fois qu'il découvrait un monstre déshydraté, il le réduisait en poussière et le jetait au fond d'un sac.

Quand il eut détruit toute la faune née des pierres, il plaça le sac dans le sas d'éjection, et l'expédia avec un grand soulagement dans l'obscurité de l'espace.

A peine avait-il terminé sa besogne que l'ordinateur le rappela à l'ordre.

— « Nous sommes aujourd'hui le 28 mai de l'an du Marteau, grésilla le haut-parleur d'information. Il est zéro heure six et nous allons tomber en panne dans moins de soixante-treize minutes. Il est capital que nous puissions nous poser pour procéder aux réparations d'urgence. Je cherche à localiser le plus proche planétoïde susceptible de nous accueillir. »

Dan fronça les sourcils. C'était la faute des monstres qui avaient saccagé le vaisseau. C'était SA faute. S'il ne trouvait aucune terre où se poser, la nef allait se volatiliser dans l'espace en une bouffée de paillettes étincelantes. Il avait beau chercher, passer mentalement en revue les cartes stellaires, il ne trouvait trace d'aucun îlot flottant dans les environs.

— « J'ai localisé un planétoïde, gargouilla enfin le haut-parleur. Il n'a pas de nom, juste un numéro : AMH-435. Je pense que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que nous nous posions à sa surface ? »

Dan poussa un soupir de soulagement. Il avait été à deux doigts d'entamer sa dernière prière.

CHAPITRE II

La planète n'avait pas de nom. C'était tout au plus un satellite anonyme, une sphère en suspension colloïdale dans la solution noire du cosmos. Les portulans ne lui attribuaient aucun patronyme. A peine l'avait-on affublée d'une série de chiffres rébarbatifs au bas d'une colonne dans l'annuaire des galaxies.

« De la poussière de monde ! » avait pensé Dan en la voyant s'encadrer dans le hublot frontal du poste de pilotage. L'Univers était plein de ces systèmes solaires en réduction, étriqués, de ces planètes miniatures qu'on avait envie de ranger dans un coffret capitonné après les avoir enveloppées d'une feuille de papier de soie, comme on le fait pour les boules de Noël au lendemain de la distribution des cadeaux.

Le cosmos regorgeait de planètes naines, vaguement répertoriées au magasin d'accessoires du ciel. Leurs coordonnées remplissaient des bottins entiers, des piles de disquettes et des kilomètres de bandes magnétiques. La plupart du temps l'homme n'y avait jamais posé le pied. Une unité de reconnaissance cybernétique s'était contentée d'un survol rapide, d'une centaine de photos et des relevés habituels concernant la température au sol et la composition de l'air. Si les analyses spectrographiques ne détectaient aucune ressource énergétique exploitable, le planétoïde se trouvait aussitôt relégué dans le cul-de-basse-fosse des mémoires électroniques. On conservait sa position par acquit de conscience mais il ne serait venu à l'idée de personne de s'y poser pour y entreprendre une quelconque démarche exploratoire. La curiosité des astronautes avait depuis longtemps perdu sa voracité primitive, et il était de plus en plus dur de recruter une poignée de ces merveilleux inconscients qu'on appelait jadis « les hommes de terrain »...

Des milliers de mondes vierges tournaient ainsi dans l'abîme du ciel, îles inconnues auxquelles on n'abordait jamais, faute de temps, de carburant... et d'intérêt. Daniel, comme les autres, traversait leur fourmilière immobile sans ressentir le moindre frisson de curiosité. La grande majorité de ces territoires ne possédaient que des formes de vie larvaires ou végétatives, et l'être le plus évolué s'y présentait le plus souvent sous l'aspect d'une paramécie en voie de développement. En fait, pour les astro-pilotes, les mondes « classés 6 » selon la norme Heine Sturm, ne présentaient pas plus de personnalité que les grains

de silice entrant dans la composition d'une tempête de sable. On les maudissait comme les marins maudissent les écueils, on leur reprochait d'encombrer l'espace. On grognait que leur champ d'attraction augmentait la consommation de carburant et alourdissait d'autant le prix des courses interstellaires. On aurait aimé les balayer sans autre forme de procès, réduire leur anonymat au néant le plus pur.

Jusque-là Dan avait professé les mêmes théories. Il zigzagait dans un abîme de noirceur, glissait sur un marbre veiné de galaxies. Les petits mondes dépersonnalisés par l'annuaire électronique n'étaient pour lui que des bouées perdues sur l'immensité l'un océan. Des ballons de plage aux couleurs ternes, des oranges fossiles flottant en apesanteur. Cela dura jusqu'au 28 mai de l'an du Marteau. Jusqu'à cette panne de moteur qui, le privant de puissance, laissa son vaisseau s'engluer dans la zone d'attraction d'un quelconque planétoïde répertorié AMH 435...

CHAPITRE III

La nef perdit rapidement de l'altitude, puis se rabota le ventre sur une interminable plaine gelée avant de piquer du nez dans une montagne de neige.

Dan resta un long moment prisonnier de son fauteuil et de ses harnais de sécurité. La décélération, mal contrôlée, lui donnait l'impression d'avoir encaissé un coup de corne de rhinocéros dans le ventre. Il était comme démoli, éparpillé. Il lui fallut un temps infini pour se tramer vers un hublot que ne recouvrait pas totalement la neige et jeter un coup d'œil à l'extérieur.

Il ne vit rien qu'une plaine de glace, une gigantesque banquise craquelée. Des murailles transparentes comme du verre, toute une géographie cristalline. Des chaînes de montagnes géantes jetées en vrac sur l'horizon.

Il recula, le visage raidi par le froid qui montait du hublot. L'ordinateur de navigation lui apprit que la terre répertoriée AMH 435 était occupée sur 80 % de sa surface totale par de vastes étendues d'eau. Durant les six mois d'hiver, cette « mer » omniprésente gelait, transformant le planétoïde en un colossal cube de glace. Lorsque venait enfin l'été, la banquise se liquéfiait en quinze jours et l'astre reprenait son aspect de lac sphérique.

Dan jura grossièrement quand les thermosondes relevèrent une température extérieure de moins deux cent soixante-quinze degrés Celsius. Il avait toujours détesté le froid !

Il lui fallut boucler son scaphandre de survie et basculer l'écouille du sas pour aller constater les dégâts. Malgré les filaments chauffants tapissant la doublure du vêtement de survie il crut qu'il s'enfonçait nu dans une baignoire remplie de cristaux de givre.

La banquise crissait sous ses semelles. En dépit de son épaisseur, elle restait d'une incroyable pureté et le regard plongeait en elle sans jamais rencontrer la moindre opacité. Dan eut l'affreuse sensation d'être suspendu au-dessus d'un gouffre, tels ces personnages de dessin animé qui continuent à marcher dans le vide tant qu'ils n'ont pas pris conscience de leur manque d'assise.

La banquise n'avait aucune épaisseur. On ne parvenait pas à la « sentir », à l'éprouver dans sa compacité, sa... matérialité. Elle était plus pure qu'un vent de montagne solidifié.

Sur Terre, Dan avait connu les déserts givrés du Grand Nord, les falaises à la dérive des icebergs. Chaque fois il s'était trouvé face à une muraille opaque, aveugle. Un condensé de blancheur qui brûlait la rétine et interceptait les rayons lumineux en un ricochet brutal. Ici, la lumière transperçait la glace sans subir la moindre réfraction. La pureté de la banquise atteignait à la non-existence. Chaque fois qu'il quittait l'abri de la fusée, Dan, cramponné au dernier barreau de l'échelle, hésitait à poser le pied sur cette surface vide.

... Vide. Il était assailli par un horrible vertige, une sorte d'appel tourbillonnant. Cette aspiration qui fait chavirer le cerveau du somnambule quand il se réveille, assis sur la barre d'appui d'une fenêtre, avec la perspective d'une chute de quinze étages sous les talons.

Parfois il ne pouvait se résoudre à poser la semelle sur la banquise et remontait se barricader dans le poste de pilotage. Il finissait toujours par s'enivrer et somnait dans un sommeil pâteux. C'est à cet instant qu'il aurait dû commencer à se méfier, à éprouver un pressentiment... Bref, quelque chose qui lui aurait permis de ne pas tomber dans le piège.

CHAPITRE IV

Une nuit, ce devait être la septième après son atterrissage forcé, Dan rêva qu'en compagnie d'un pirate de bande dessinée il abordait sur le rivage d'une île déserte pour y enfouir un énorme coffre rempli d'or et de pierres précieuses. Arrivé au centre de l'îlot, le corsaire lui mettait une pelle entre les mains et lui ordonnait de creuser. C'est alors que Dan réalisait que le sol était en fait constitué de neige, et que le coffre au trésor ne contenait plus que des cubes de glace jetés en vrac.

— « Creuse vite ! vociférait le forban, le soleil va se lever et ses rayons feront fondre le trésor ! »

C'était un rêve stupide mais qui fit forte Impression sur le jeune homme. D'un seul coup son vieux démon se réveilla et il fut à nouveau hanté par l'idée de faire fortune. Au matin, il, tira de la cale un traîneau mécanique qu'on pouvait adapter au déplacement sur glace en lui adjoignant une simple paire de patins. Le traditionnel attelage de chiens était ici remplacé par un puissant moteur monté sur un train à chenilles capable d'escalader tous les obstacles et de se jouer des terrains les plus fangeux.

Installé sur la machine, Dan fit le point grâce à sa boussole électronique, et prit la route alors que Démaïos, le soleil du système de Circée, se levait à peine.

Malgré la combinaison chauffante, il avait très froid. Les patins du traîneau rayant la glace produisaient un hurlement continu difficile à supporter. On eût dit qu'une bête éventrée se plaignait interminablement quelque part derrière les collines de givre. Toute cette blancheur avait, paradoxalement, quelque chose de... mortuaire.

« Une clinique, pensa Daniel, un couloir carrelé menant à la caverne glaciale d'une morgue. »

Au fur et à mesure qu'il avançait, son esprit était submergé par un flot d'images morbides. C'était comme si son inconscient essayait de le prévenir. Comme si une voix intérieure s'acharnait à le faire rebrousser chemin.

Il serra les dents et poussa la poignée d'accélération. Il arriva sur une vaste plaine balayée par un vent violent dont les ululements couvrirent le crissement du traîneau mécanique. Les bourrasques, en raclant le sol, arrachaient à la banquise de minces feuilles de glace coupantes comme des lames de rasoir qu'elles propulsaient dans les airs en essaims serrés.

Dan baissa vivement la tête. Les copeaux de banquise tournoyaient tels des boomerangs dangereusement affûtés. A chaque ricochet, ils entamaient profondément les blocs de glace dressés aux alentours. Le jeune homme comprit que si l'un de ces sabres de givre venait à le percuter, il transpercerait sans peine la coquille du scaphandre avant de traverser sa poitrine et d'éparpiller ses vertèbres. Pour échapper au bombardement, il se coucha sur le traîneau et rabattit sur lui une plaque d'acier blindée qui servait d'ordinaire à protéger les marchandises fragiles.

A peine s'était-il mis à l'abri que plusieurs lames de glace ricochèrent sur le cockpit de métal, entamant profondément les plaques rivetées. Ici le froid était tel qu'il fragilisait l'acier le plus dur. Dan s'interrogea sur l'opportunité de continuer ou non son exploration. Le bon sens lui soufflait de rebrousser chemin, mais une voix fiévreuse lui chuchotait de n'en rien faire et de poursuivre plus avant.

« Et si tu avais fait un rêve prémonitoire ? lui susurra un démon familier. Si tu étais pour une fois sur la piste d'un trésor ? D'un vrai trésor. »

Il reprit sa course. De temps à autre, les lames de glace entamaient le blindage du traîneau ou bien éraflaient le bloc-moteur. Dan se recroquevillait. Si l'une des chenilles venait à casser, il était perdu. Jamais il ne parviendrait à regagner le camp de base par ses propres moyens, c'était inimaginable. Dès qu'il posait le pied dans la neige il avait l'impression de plonger la jambe jusqu'au genou dans un bac d'azote liquide.

Au bout de trois heures d'un itinéraire zigzaguant, il quitta enfin la plaine pour s'engager dans un défilé qui s'enfonçait entre deux falaises de neige durcie. Là encore il eut conscience de prendre d'énormes risques. Il suffisait d'une avalanche, d'un éboulement, pour l'ensevelir à jamais. Cette perspective n'émoussa en rien sa décision, et il continua, indifférent au danger. Une détermination inexplicable le poussait à aller de l'avant. Une sorte de prémonition moite qui, malgré le froid, lui mettait la sueur au bas des reins.

« Je vais trouver ! se répétait-il. Cette fois je vais trouver ! »

Il ne se trompait pas. Vers le soir, il vit apparaître au creux d'une déclivité les formes anguleuses d'un vaisseau de métal noir...

C'était un appareil ancien, un très vieux modèle carbonisé par les frottements répétés des rentrées en atmosphère. Il avait l'air d'une marmite usagée, bosselée, goudronneuse, et Dan comprit sans peine qu'il était là depuis plusieurs années. Peut-être même dix ou quinze ans. De manière assez inexplicable, la glace ne l'avait pas recouvert de sa chape translucide. Alors qu'il aurait dû être prisonnier d'un bloc inentamable, comme inclus au sein de la banquise, il reposait sur la neige sans que ses ailerons adhèrent à la glace. Dan fronça les sourcils, interdit. Il savait que sur Terre un objet oublié sur la banquise se retrouvait gainé par la glace en moins de deux heures. Normalement l'épave aurait dû constituer le noyau d'un énorme iceberg, se retrouver prisonnière d'une espèce de vitrine cryogénisée aux parois plus dures que le béton. Il y avait là quelque chose d'inexplicable.

Daniel monta le chauffage de sa combinaison et abandonna le traîneau. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'épave il remarqua qu'on avait tendu des peaux de bêtes sous la coque, transformant l'appareil en une sorte de pirogue indienne géante. Les ailerons eux-mêmes étaient emmaillottés de cuir comme si on avait voulu les protéger de la morsure du froid.

« Il y avait sans doute des brèches dans le métal, songea Dan ; on a essayé de les aveugler de cette manière. Sur les bateaux, lorsque l'eau entre dans la cale, on colmate bien les fissures avec des chiffons enduits de goudron... »

Mais il n'était pas entièrement satisfait par cette explication.

« Une pirogue, continuait-il à penser. On dirait qu'on a voulu transformer l'astronef en pirogue. »

Puis il réalisa enfin que les naufragés s'étaient retrouvés contraints d'affronter la saison du dégel et qu'ils- avaient dû transformer leur fusée en un radeau approximatif pour échapper à l'engloutissement.

Bon sang! C'est ce qui risquait de lui arriver s'il s'attardait trop sur ce planétoïde maudit. Combien de temps lui restait-il avant que la banquise ne se transforme en océan ?

Réprimant la pointe d'angoisse qui lui agaçait l'estomac, il se hissa à l'intérieur de la fusée. Les coursives étaient tapissées de moisissures et des milliers de fils électriques pendaient du plafond, tissant une jungle de lianes multicolores. Les membrures craquaient sinistrement à chaque pas, trahissant la fatigue de leurs rivets. Le vaisseau n'était qu'une carcasse à bout de souffle, une ruine tapissée de peaux mal tannées dont certaines s'émiettaient sous l'action de la pourriture.

Dan entreprit de remonter la cursive principale. Les inscriptions qu'on pouvait déchiffrer çà et là montraient qu'il s'agissait bel et bien d'un croiseur vieux d'une vingtaine d'années.

Dans la salle des cartes, Daniel découvrit un nombre incroyable d'ossements blanchis soigneusement empilés. Il en saisit quelques-uns pour les examiner. Ses doigts lourds maniaient les débris blanchâtres et poreux avec difficulté. Il décida qu'il n'était pas en présence de squelettes humains, mais plutôt de dépouilles ayant appartenu à des animaux fort communs : des vaches... peut-être des chèvres ?

Quelques minutes plus tard, son exploration lui prouva qu'il avait vu juste car, en repoussant une porte, il put mesurer du regard l'espace divisé en stalles d'une toute table. Il n'était pas rare que les colons tassent venir de la Terre des animaux domestiques qu'ils essayaient en vain d'acclimater aux conditions de la vie sous cloche. Généralement ces tentatives tournaient court car les bêtes entraient très vite en dépression... ou devenaient tout simplement folles à lier.

Dan se détourna. L'équipage avait dévoré le fret, c'était de bonne guerre. On avait ensuite conservé les ossements pour fabriquer des outils... à l'instar des hommes des cavernes. Au bout d'un moment, il chercha à s'orienter : il voulait explorer le poste de pilotage. Il progressait à petits pas, soulevant un véritable nuage de poussière de rouille.

Enfin il atteignit la salle de commandement. Il eut l'impression de pénétrer dans le cerveau oxydé d'un très vieux robot. L'habitacle, de forme ovoïde, évoquait un crâne vu de l'intérieur. Un crâne d'acier mangé par l'oxydation. Une caverne rouge, aux hublots brisés, et dans laquelle s'engouffrait le vent de la banquise. Dans le fauteuil du maître pilote, Dan découvrit un squelette habillé de cuir. Une momie effondrée, et que seuls les lambeaux de la combinaison de vol maintenaient encore en place. La mâchoire inférieure s'était détachée et trônait en bonne place sur les genoux du cadavre. Le vêtement de cuir racorni avait au fil des ans pris l'aspect d'un cocon monstrueux, voire d'une chenille géante à la peau caoutchouteuse, et l'on avait la sensation que l'insecte avait peu à peu englouti l'homme, ne laissant dépasser que cette tête ivoirine, polie par les bourrasques.

Daniel nota que le vent avait d'ailleurs en partie érodé le crâne sur le côté gauche, aplatissant la saillie de la pommette. Dans quelques années il en irait du crâne comme de ces galets que la mer use inlassablement, les réduisant à l'état de pastilles minuscules et anonymes. L'érosion adoucissait l'angulosité des ossements et la tête du mort se changerait en une boule de billard à peine marquée par le double cratère des orbites. Dan frissonna, fâcheusement

impressionné par l'atmosphère lugubre qui régnait dans le poste de pilotage.

A cause de la mauvaise luminosité, il lui fallut un bon moment avant de remarquer que le cadavre tenait entre ses doigts un crayon et un carnet aux pages roussies par l'humidité. Il se pencha et balaya doucement le givre qui tapissait les feuilles. Encore une fois il fut surpris de voir que la neige n'avait nullement délayé l'encre du manuscrit. Finalement il surmonta sa répugnance et se saisit du livre de bord, éparpillant du même coup les osselets fragiles des doigts que la moisissure seule tenait en place.

S'appuyant au tableau de bord, il feuilleta prestement le volume. Il s'agissait en fait du journal de bord du *Tobor-VI*, vaisseau de transport intergalactique à destination de Kandarta, et qui s'était égaré dans une tempête magnétique dix-huit ans plus tôt. La première partie du cahier était sans intérêt. Ensuite, après le naufrage, l'écriture se dégradait jusqu'à devenir illisible. Seuls surnageaient, çà et là, des paragraphes à peu près déchiffrables mais dont le sens restait fort obscur.

Dan s'assit dans le fauteuil du copilote. La présence du cadavre le mettait mal à l'aise mais ici il était à l'abri des rafales de vent et des boomerangs de glace. Il réalisa très vite que les trois quarts du journal resteraient à jamais indéchiffrables tant ils étaient rédigés au moyen d'une écriture fiévreuse et relâchée. Les mots ressemblaient davantage à des chenilles figées dans leur reptation qu'à des assemblages de syllabes. L'homme qui avait tenté de consigner son aventure au jour le jour avait visiblement perdu la maîtrise de ses doigts.

Au moment où il allait rejeter le livre, Dan tressaillit en identifiant le mot « Trésor » tracé en toutes lettres au milieu d'une page !

« C'est un trésor, disait le paragraphe, mais un trésor trois fois maudit... J'en suis sûr, j'ai procédé à toutes les analyses d'usage. Si par hasard un vaisseau vient nous secourir, il faudra à tout prix résister à la tentation de quitter la banquise en emportant dans nos poches quelques-uns de ces Joyaux maudits. Je l'ai dit et répété à mes compagnons, mais ils ne m'écoutent pas. Ils ne savent que bégayer : « Quand nous retournerons sur Terre, nous serons riches ! » Les pauvres ! Ils n'ont encore rien compris. Et pourtant la vérité est là, terrible, il... »

En lisant ces lignes, Dan fut pris d'un tremblement indescriptible. Un mot de feu fulgura dans son cerveau pour s'imprimer sur sa rétine : trésor ! Il y avait bel et bien un trésor ! Le pressentiment qui l'avait guidé jusqu'ici ne reposait pas sur du vent. Il existait un trésor, et les naufragés du *Tobor-VI* l'avaient découvert.

« Oui, pensa-t-il, ils l'ont découvert... Et comme personne n'est jamais venu à leur secours, le trésor se trouve toujours ici, quelque part, attendant que quelqu'un se donne la peine de venir le cueillir ! »

Le journal de bord tremblait entre ses mains. Il avait tout oublié : le froid, la crainte, la fatigue. Il relut une nouvelle fois la page sur laquelle le paragraphe déchiffrable surnageait au milieu d'un océan de gribouillis. Alors seulement il se rendit compte qu'on y parlait d'une malédiction. Il haussa les épaules. Superstition d'homme qui se sait perdu ! Fantôme de naufragé moribond. Probablement avait-il tenté d'expliquer par la magie le fait que personne ne soit jamais venu à leur secours ? Il ne fallait pas prêter attention à ces divagations, seul comptait le trésor... Peut-être se trouvait-il ici même, à bord de l'épave ? Il fallait chercher, tout de suite, sans perdre de temps !

Tournant le dos au squelette, il descendu dans le ventre de l'épave, fouillant chaque cabine, chaque soute à la lueur de sa lampe frontale. Ses investigations frénétiques disloquaient les portes, faisaient s'effondrer les cloisons émiettées par la rouille. Il n'en avait cure. Ses mains gantées écartaient les débris, balayaient les lianes des fils électriques. Il saccagea les placards, renversa les caisses... Mais les années avaient déjà effectué une grande partie du travail et le vaisseau s'était peu à peu vidé de ses objets. Probablement avait-on utilisé jusqu'à la moindre planche pour faire du feu. Quant aux livres, aux cartes, elles avaient rejoint les cartons d'emballages dans les flammes. Il ne trouva rien.

Quand il émergea de la soute, les batteries de son scaphandre donnaient des signes de fatigue. Il ne pouvait pas s'attarder davantage. Le cœur rempli de rage, il se résolut à battre en retraite, le journal de bord sous le bras. Il reviendrait le lendemain, il se le jura. Il apporterait de quoi monter un abri et des vivres. Il bivouaquerait près de l'épave jusqu'à ce qu'il ait enfin mis la main sur ce fameux trésor. En attendant, il devait rejoindre son astronef et étudier le journal du *Tobor-VI*.

Le retour lui parut interminable et il dut à nouveau affronter le blizzard des boomerangs de glace. La nuit était tombée à présent et il filait à l'aveuglette, se fiant aux seules données de la boussole électronique. Le traîneau fonçait dans les ténèbres de toute la puissance de ses moteurs, mais son phare de secours n'éclairait pas à plus d'un mètre en avant. Si une crevasse s'était brusquement ouverte en travers de la piste, Dan n'aurait pas eu le temps de l'apercevoir... avant d'y tomber !

Mais la boussole fonctionnait bien. Le jeune homme ne s'écarta pas du chemin tracé et c'est sans encombre qu'il retrouva le

vaisseau. Il était temps, son scaphandre se refroidissait déjà et un froid mortel imprégnait ses os.

Il se rua dans le sas, effectua les manœuvres habituelles et ne fit qu'un court arrêt sous la douche bouillante dont il raffolait d'ordinaire. Il n'avait plus qu'une idée : le livre, il devait lire le livre !

Enveloppé dans un peignoir, le chauffage poussé au maximum, il s'installa dans le cockpit de commandement et commença à feuilleter méthodiquement le journal de bord.

Les choses semblaient s'être très vite dégradées après l'accident, le capitaine, un certain Taor Bensen, étant entré en conflit avec les deux seuls survivants de l'équipage : Meredith Klein et Gomul Tchenko. Le journal racontait les mille mesquineries quotidiennes de trois rescapés, chacun essayant de gruger les autres en dissimulant des vivres ou en volant de la viande séchée dans les réserves communes. Tout cela n'avait rien de très neuf ni de très palpitant. Taor Bensen, le narrateur, avait ensuite été victime d'un accident au cours duquel il s'était brisé le bras. Ce qui expliquait la brusque dégradation de son écriture. « Je vais essayer d'éduquer ma main gauche, déclarait-il au bas d'une page, car j'ai

l'impression que ma main droite va rester paralysée... Je ne sens plus mes doigts. Sans doute un nerf s'est-il rompu lors de l'accident. »

Le résultat n'était guère probant. Devant un tel étalage de gribouillis, Dan finit par se demander si Bensen n'était pas devenu paranoïaque au point d'utiliser un langage secret qu'il aurait été le seul à comprendre.

L'hypothèse n'avait rien d'absurde. Quoi qu'il en soit, il surnageait peu de choses de ce fatras. A deux ou trois reprises on faisait mention d'un trésor grandiose défiant l'imagination... et d'une malédiction.

« Mille vaisseaux ne suffiraient pas à emporter la totalité de ces bijoux, écrivait Bensen. Il faudrait déménager la planète entière. Je crois que Gomul et Meredith ont finir par perdre la tête. Je leur ai dit qu'emporter la moindre gemme causerait notre destruction à tous, mais il ne me croient pas. »

Une telle exagération troublait Dan. Bensen était-il devenu fou au point d'inventer un conte à dormir debout ? Mille vaisseaux ? l'était trop ! Dan n'avait pas besoin de mille aisseaux, il désirait simplement emplir un ou deux coffres, rien de plus.

Il passa la nuit sur le manuscrit sans pouvoir en extraire autre chose que des

imprécations grandiloquentes. Le reste se perdait dans les sables mouvants de cette écriture cryptée qui se réduisait le plus souvent à un vague friselis informel:

Au matin, les yeux brûlants, il entreprit de rassembler le matériel dont il aurait besoin pour établir son campement.

Il dut faire trois voyages pour amener au pied de l'épave les vivres, le système d'éclairage et l'igloo préfabriqué dans lequel il comptait vivre.

Malgré la fatigue accumulée, Dan se mit immédiatement au travail. Muni d'un puissant détecteur de métal, il commença à décrire des cercles autour de l'épave, espérant ainsi localiser l'emplacement du trésor. Pendant qu'il marchait dans la neige, les yeux rivés sur le compteur de l'oscillateur, des idées folles se précipitaient dans son esprit, bâtissant les hypothèses les plus délirantes. Sous quelle forme se présenterait le trésor ? Une sépulture extra-terrestre ? Une de ces pyramides plaquée de feuilles d'or pur, comme on en trouvait parfois sur les étoiles les plus lointaines ? C'était sans doute pour cette raison que Bensen parlait de malédiction. Il avait peur que la violation du tombeau ne déclenche sur eux les foudres d'un dieu inhumain et oublié ! Superstition !

Dan ne croyait ni aux dieux ni aux malédictions. Il croyait au seul pouvoir de la richesse. Profaner un tombeau ne lui faisait pas peur, à plus forte raison quand il s'agissait du tombeau d'un extra-terrestre à la morphologie reptilienne. S'il découvrait /une de ces pyramides tronquées aux lin:eaux enchâssés de pierres précieuses, il la réduirait en pièces pour en extraire tout ce qui s'avérerait récupérable !

Mais il eut beau décrire des cercles et des cercles, il ne trouva aucune pyramide d'or.

A travers la transparence de la glace, il ne distinguait aucune terre, aucun appui solide. Le planétoïde n'était vraisemblablement qu'une boule liquide en suspension dans le cosmos. Une boule qui gelait l'hiver lorsque le soleil du système de Démaïos s'éloignait d'elle. On pouvait donc immédiatement éliminer d'office l'existence possible d'une mine de métal précieux, ou d'un quelconque gisement. L'équipage du *Tobor-VI* n'était pas descendu au fond des mers pour chercher des paillettes d'or dans les vases du limon, il n'en avait pas la possibilité technique. Etant donné l'état de dénuement du vaisseau, et son équipement d'exploration extrêmement limité, le trésor était forcément à portée de main. Affleurant la surface de la banquise.

Daniel tournait en rond. Inlassablement.

Il continua jusqu'à ce que la fatigue le fauche et lui mette des mouches noires sur la rétine. Alors seulement il regagna l'igloo gonflable pour prendre un peu de repos.

Il dormit quelques heures, puis se gorga d'excitants dans l'espoir de faire fuir le sommeil. Il relut encore une fois le journal de bord, programma même l'ordinateur pour obtenir un décryptage des feuillets illisibles. Mais le cerveau électronique répondit qu'il n'était pas équipé pour ce genre de travail et que les gribouillis ne présentaient aucun élément répétitif sur quoi on pût bâtir l'ébauche d'un code. Dan se contenta donc de relire les malédictions et de rêver au fabuleux trésor évoqué par Bensen.

Le lendemain il découvrit les corps gelés de Gomul et de Meredith.

Les deux hommes étaient totalement nus et leur chair congelée avait pris une étrange teinte bleuâtre. Ils reposaient dans une crevasse peu profonde, raides comme des statues de bronze. Leur attitude indiquait qu'ils avaient probablement trouvé la mort au cours de leur sommeil. Quant à l'absence de vêtements, elle pouvait s'expliquer par l'érosion et la violence des vents. En dix ans les copeaux de glace poussés par le blizzard avaient eu le temps de lacérer les scaphandres et d'éplucher consciencieusement les cadavres.

Dan remonta les dépouilles. Elles étaient dans un parfait état de conservation. En mourant sur la banquise, les deux hommes avaient échappé au pourrissement qui est le lot des atmosphères chaudes.

Il chargea les statues à la peau violacée sur son traîneau et regagna l'igloo. Une idée venait de germer dans son esprit. Une idée un peu macabre, et que Bensen eût assimilée sans nul doute à la violation de sépulture. Il s'agissait en fait de la récupération électronique et post-mortem des informations stockées dans le cerveau d'un mort. Ce procédé avait été mis au point par la police criminelle. Il s'agissait, en enfonçant deux électrodes dans la moelle épinière d'un cadavre en bon état de conservation, de ponctionner tous les souvenirs stockés au long de ses circonvolutions mentales et de les transformer en images de synthèse. Dan savait que l'ordinateur de son vaisseau était équipé — entre autres — d'un logiciel de ce type. Il se demanda s'il ne serait pas possible de l'utiliser pour vider les cerveaux de Meredith et de Gomul des informations qui couvaient encore s'y trouver imprimées. Pour cela il devait cependant faire dégeler les cadavres afin d'opérer une section transversale de la moelle épinière.

« Le froid les a conservés, songeait-il. Leur cerveau n'a donc pas eu le temps de dégénérer... Il a dû congeler avec son stock mémoriel. Tout doit être là... comme sur une bande magnétique qu'on tirerait du freezer. Il suffirait

d'attendre qu'elle soit revenue à la température de la pièce pour la lire sur un magnétophone. »

Cette éventualité le mit au comble de l'excitation. Il tira les cadavres à l'intérieur de l'igloo gonflable et les installa sur une table métallique. La température intérieure était de 4 degrés Celsius, les dépouilles allaient donc lentement dégeler pour reprendre peu à peu la consistance caoutchouteuse de la chair morte.

C'était, à son sens, une bonne idée. Gomul et Meredith avaient sans aucun doute songé au trésor avant de s'étendre pour la dernière fois sur le sol. Ils en avaient probablement rêvé... L'ordinateur allait ponctionner toutes ces images figées, extirpant des neurones la masse mémorielle stagnante des souvenirs en voie d'effacement. Dans les services de police on avait coutume d'affirmer qu'il était inutile de chercher à « ponctionner » un cadavre datant de plus de quarante-huit heures. Les souvenirs, en effet, se dissolvaient très vite dès que le cerveau n'était plus normalement irrigué. Ici le cas s'avérait différent. Les hommes d'équipage du *Tobor-VI* n'avaient subi aucune altération physique. Ils étaient morts, soit, mais morts de froid, sans que la pourriture ait pu nécroser le moindre de leurs circuits internes.

Dan s'installa à proximité des corps et en profita pour prendre un peu de repos. Il avait décidé de ne pas chercher à hâter la décongélation. Il s'endormit donc à deux mètres des cadavres, et rêva bien évidemment de trésors...

Gomul et Meredith dégelèrent en quarante-huit heures. Dan les retourna alors sur le ventre pour pratiquer une incision à la hauteur des vertèbres cervicales et ficher dans la moelle les longues électrodes aussi effilées que des aiguilles d'acupuncture. L'ordinateur bourdonnait, faisant défiler des stries parallèles sur l'écran du monitor.

Dan se plongeait dans la brochure du mode d'emploi pour s'assurer qu'il n'avait commis aucune erreur. Normalement, une fois les cerveaux ponctionnés, des images commenceraient à se former sur l'écran. Des images de synthèse recomposées par l'ordinateur en fonction des données mémorielles arrachées aux cadavres.

Une heure s'écoula. Enfin des images troubles émergèrent d'un brouillard de crépitements lumineux. Dan se précipita vers le monitor et jura grossièrement en réalisant qu'il s'agissait sans aucun doute de la visualisation d'un rêve. Gomul se voyait dans une banque, déposant dans un coffre privé de gros pains de glace embués d'humidité. C'était stupide et sans intérêt. Meredith, lui, rêvait qu'il se trouvait assis à la table d'un casino. Au lieu de jetons, il poussait de gros tas de neige sur les cases numérotées du tapis vert.

Daniel sentit sa patience s'amenuiser. La technique de la ponction mémorielle post-mortem présentait un grave défaut : elle n'effectuait aucun tri et mettait sur le même plan les souvenirs réels et les images oniriques laborieusement fabriquées par l'inconscient. Il comprit qu'il allait perdre un temps considérable à essayer de traduire ces symboles en données utilisables.

Durant tout l'après-midi, l'ordinateur matérialisa des images incompréhensibles, aux lignes floues, et qui du reste s'effaçaient très vite. Il s'agissait probablement des derniers rêves ayant hanté l'esprit des deux hommes, des ultimes cauchemars précédant la mort. Un psychanalyste aurait peut-être tiré quelque chose de ce fatras symbolique, mais Daniel n'était pas psychanalyste. Il retomba dans son fauteuil, affreusement déçu. Pour se consoler, il avala le quart d'un flacon de scotch. L'alcool l'assomma et il sombra dans un sommeil pâteux où s'imbriquèrent des rêves aussi stupides que ceux de Gomul et de Meredith.

Vers minuit, il fut tiré de l'inconscience par un grand fracas métallique. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit que les deux cadavres s'agitaient sur la table, balayant avec leurs bras tous les instruments entassés aux alentours.

Cela se produisait parfois lors d'une ponction mémorielle trop approfondie. L'activité électrique des sondes finissait par réveiller superficiellement le cerveau, engendrant une série de mouvements réflexes totalement désordonnés. Dan avait commis l'erreur de ne pas attacher les cadavres sur la table d'examen, et à présent les deux hommes essayaient de se redresser en multipliant les gesticulations grotesques.

Daniel fit un pas en avant, mais ne put -lier plus loin. La vision des deux morts gesticulant comme des grenouilles de laboratoire l'emplissait d'une terreur quasi superstitieuse. Leur peau avait maintenant -ne vilaine teinte rougeâtre et une humeur mousseuse suintait de leur bouche en filets nauséabonds. Dan comprit qu'à peine dégelées, les dépouilles pourrissaient déjà, rattrapant en quelques heures dix années de désagrégation anatomique. Une odeur épouvantable régnait à l'intérieur de l'igloo et le jeune homme dut se masquer le bas du visage derrière un linge pour échapper à ce relent de charnier. Sous ses yeux les chairs des zombis se marbrèrent d'auréoles jaunes, puis se dilatèrent comme une enveloppe de caoutchouc soumise à une chaleur trop vive. Enfin la peau craqua, vomissant sur le sol une marée d'entrailles en pleine décomposition. Dan détourna la tête, enfila son casque et coupa le système de chauffage. Pendant que les cadavres achevaient de se défaire il alla ouvrir la porte du sas afin que l'air froid de la banquise envahisse l'abri et change en un tas de pierres durcies le monceau de viscères qui s'entassaient au milieu de la hutte de survie.

Dès que la température ambiante fut tombée à moins soixante-dix degrés, les dépouilles cessèrent de s'agiter. Dan en profita pour les briser en mille morceaux à l'aide d'une pioche et rejeter à l'extérieur les tronçons ainsi obtenus. Il était mécontent : son stratagème ne lui avait fourni aucune indication sur l'emplacement et la nature du trésor. Cédant à la rage, il éparpilla au hasard les morceaux de cadavres sans se soucier de leur donner la moindre sépulture.

La situation lui échappait et il devinait déjà que le trésor allait une fois de plus lui passer sous le nez.

Il dormit très mal et rêva que les mains de Gomul et de Meredith essayaient de se glisser dans l'abri pour l'étrangler. A trois reprises il s'éveilla en sueur malgré la température très basse, et alla vérifier l'étanchéité du sas.

Le lendemain, il reprit son exploration circulaire, creusant çà et là sans idée préconçue.

Cela dura jusqu'à ce que ses vivres s'épuisent, l'obligeant à regagner le camp de base. Il n'avait pas recueilli le moindre indice quant à l'emplacement du trésor et se trouvait dans un état physique proche du délabrement.

Pour comble de malheur, le traîneau mécanique tomba en panne, lui interdisant tout déplacement à l'extérieur. Désormais il ne pouvait plus s'éloigner du camp de base sans courir d'énormes risques. Ce coup du sort l'atteignit cruellement, et il sombra l'espace d'une dizaine de jours dans la plus noire des dépressions nerveuses.

Par deux fois il envisagea froidement de se suicider, puis il eut le réflexe de se traîner vers le médic bloc pour subir une cure de sommeil d'une semaine.

Lorsqu'il reprit conscience, il se sentait mieux. Il décida de ne plus jamais évoquer l'épave et son hypothétique trésor. En fait il occupa la majeure partie de ses journées à boire. Il ne voulait plus penser au butin merveilleux dont parlait le journal de bord. D'ailleurs ce trésor avait-il seulement existé ? De toute manière il était seul et il ne pouvait pas retourner toute la planète par ses propres moyens ! Il se remit à boire. Lentement son amertume s'ankylosa, prenant la forme d'une douleur sourde à laquelle il s'habitua progressivement. Il resta prisonnier de cet état végétatif durant plusieurs semaines, écoutant les rugissements du blizzard écorchant la banquise, et les ricochets cristallins des boomerangs de glace heurtant la coque du vaisseau.

CHAPITRE V

Au bout d'un mois il n'avait pas entrepris la moindre réparation et ses réserves s'épuisaient. Il se secoua. Il savait que le dégel transformerait bientôt la plaine en océan. Dans le meilleur des cas l'astronef flotterait à la manière d'une grosse arche pataude, partant à la dérive comme l'avait sûrement fait le *Tobor-VI*. Il n'était pas davantage exclu qu'il s'enfonçât d'un bloc, dans un sillage de grosses bulles brillantes. Et cette éventualité n'avait rien de réjouissant.

Daniel se mit donc au travail et sortit le chariot élévateur qui lui permettrait de réparer le train d'atterrissage faussé, ainsi que les ailerons de dérive cornés telles les pages d'un livre.

A cette occasion il constata à nouveau que — contrairement à ce qu'on aurait pu craindre —, le gel ne s'était pas accumulé sur les différents vérins. En fait la glace paraissait ne pas avoir de prise sur l'appareil, elle ne s'attachait pas au métal, ne le gainait d'aucune cristallisation. Les différents mécanismes du vaisseau semblaient n'entretenir aucune relation avec la glace. Ils se côtoyaient mais demeuraient... étrangers l'un à l'autre.

Cette constatation plongea Dan dans la perplexité. Sur Terre le gel aurait déjà enveloppé le navire dans une gangue vitrifiée en constant épaissement. La glace aurait mis la fusée « sous globe », comme ces mammoths qu'on tire du cœur de la banquise, inclus dans l'épaisseur d'un débris d'iceberg.

Il tenta d'échafauder une théorie satisfaisante, mais comme il ne disposait d'aucune base scientifique pour mener à bien ce type d'entreprise, il renonça.

Il lui fallut soixante-quinze jours pour redresser les amortisseurs enfoncés. Soixante-quinze jours de souffrance pendant lesquels il ne parvint pas une minute à se réchauffer. Le froid s'insinuait dans son scaphandre bon marché, changeant ses mains et ses pieds en une matière cotonneuse dépourvue du moindre pouvoir tactile.

La nuit il rêvait que le métal du croiseur, à force de se contracter sous l'effet des basses températures, finissait par rétrécir comme un vêtement fragile

qu'on a mis à bouillir. Baissant les yeux, il s'apercevait alors avec horreur que la nef avait été réduite aux dimensions d'une auto tamponneuse et qu'il lui était désormais impossible d'y pénétrer. Il s'agenouillait, en proie au désespoir, secouant cette fusée ridicule pour manège de fête foraine sans réussir à lui rendre sa taille initiale.

Alors il s'éveillait, grelottant d'angoisse et les pieds gelés, car il avait baissé le chauffage à l'intérieur du poste de pilotage afin d'économiser ses réserves énergétiques.

Le cent dix-septième jour du naufrage, une dernière inspection lui apprit que le vaisseau était à nouveau en état de décoller. Il ne s'attarda pas davantage. Le planétoïde s'apparentait désormais pour lui à l'un des premiers cercles des enfers !

Dès que les tuyères se mirent à cracher leurs jets de flammes blanches, il coupa les rétrocaméras afin de ne pas voir une seconde de plus l'image de ce monde inhumain et désolé. Il n'avait jamais été aussi content de quitter un point d'atterrissage.

CHAPITRE VI

Le reste du voyage fut comme de coutume une affaire de monotonie.

Toutefois, alors qu'il déambulait à travers une coursive, il sentit quelque chose crisser sous sa semelle. Au premier abord il crut que c'était des débris de verre, mais en se penchant il constata qu'il s'agissait d'un fragment de glace ramenés du dehors au cours des innombrables allées et venues qui avaient ponctué les divers travaux effectués les derniers mois.

Chose incompréhensible, les glaçons n'étaient pas mouillés et ne s'amenuisaient pas au centre d'une flaque comme cela se passe d'ordinaire ! Ils paraissaient secs, inentamables, et leur température ne devait pas être inférieure de moins d'un demi-degré à celle qui régnait à l'intérieur du vaisseau !

Dan fronça les sourcils, perplexe, et une grosse veine palpita sur sa tempe comme un ver de terre torturé. Au creux de sa paume, les glaçons se réchauffaient sans rien perdre de leur volume...

Agacé, il en glissa un dans sa bouche, s'évertua à le sucer comme un morceau de sorbet, mais dut renoncer au bout d'une demi-heure, la langue en feu. Le cube de glace refusait de fondre ! C'était comme s'il avait léché du verre.

Affolé par le phénomène, il jeta les débris dans le coin le plus sombre du corridor et tourna les talons, bien décidé à ne plus y penser. C'était compter sans l'ennui des voyages intersidéraux. Lorsqu'il eut visionné ses dix meilleures cassettes pornographiques, figolé quelques savantes masturbations électromécaniques, il se remit à penser aux glaçons mystérieux. S'étaient-ils enfin résolus à fondre ?

Bien qu'il feignît de prendre l'affaire à la légère, il était inquiet. Il hésita une minute sur le seuil du boyau caoutchouté de la coursive, puis rentra la tête dans les épaules et marcha gaillardement sur le caillebotis de tôle. Un peu de vapeur suintait des canalisations sous pression et de menus courts-circuits crachotaient dans les recoins des boîtiers de connexions, comme des feux

follets ricaneurs.

Il posa un genou en terre, et son regard localisa immédiatement les reflets des glaçons éparpillés. Ils avaient supporté la température ambiante sans donner le moindre signe de déliquescence. Dan les ramassa un à un et les entassa dans un bol en plastique.

Sa cueillette achevée, il descendit à l'atelier-laboratoire où, à l'aide d'un palpeur thermique, il détermina la température de chaque morceau de glace. Elle oscillait entre 20 et 23 degrés centigrades !

Les glaçons étaient donc aussi chauds qu'un presse-papiers de cristal ayant séjourné plusieurs jours dans une pièce plus que convenablement chauffée...

Dan se passa la main sur le visage et la ramena gluante de sueur...

Poursuivant sa démonstration par l'absurde, il jeta les cristaux dans une coupelle et plaça celle-ci sur la flamme d'un bec Bunsen. Rien ne se passa, et lorsqu'il coupa l'arrivée de gaz, les cubes de glace dégageaient autant de chaleur que des braises qu'on vient de tirer du feu !

Cette fois, Dan sentit la peur lui dessécher la bouche. Les mains tremblantes, il versa les glaçons dans un caisson métallique et quitta précipitamment le laboratoire.

Il passa le reste de la journée, abîmé dans des spéculations aussi floues qu'hasardeuses.

Vers le soir, il tira d'un placard un détecteur de radiations et entama une ronde générale à travers tout le vaisseau. Dans la rotonde du sas il découvrit une multitude d'esquilles de glace. Tous ces copeaux provenaient bien sûr des innombrables va-et-vient effectués au cours des réparations. Absorbé par les problèmes mécanique du train d'atterrissage, il ne s'était pas rendu compte que la neige, les paillettes de givre et la glace pilée s'entassaient sur le caillebotis du sas sans jamais fondre. Cette poussière gelée n'émettait toutefois aucune radiation nocive, et il en fut quelque peu soulagé.

Ne sachant quelle attitude adopter, il sortit un aspirateur et fit disparaître jusqu'à la dernière parcelle de glace. Il ne put toutefois se résoudre à se débarrasser du contenu de l'appareil et le relégua dans un coin de la soute, comme s'il comptait sur le cylindre de nettoyage pour digérer les points d'interrogation d'une énigme qui le dépassait.

CHAPITRE VII

La fin du voyage se passa sans incident. Arrivé sur Terre, Dan se posa sur l'astroport de Hambourg et dut affronter la colère de ses armateurs. Son retard fut jugé inexcusable et, un mot entraînant un autre, il se retrouva licencié avant même que le soleil ne fût couché.

Nourrissant une noire rancune envers ceux qui l'avaient jeté à la rue, il retourna au vaisseau pour récupérer ses affaires personnelles, c'est-à-dire ses vêtements, ses armes, et surtout sa collection de cassettes pornographiques.

Il ne sut jamais quelle impulsion le poussa à voler le container du laboratoire et l'aspirateur de la salle des machines. Une intuition, sans doute. Une de ces presciences inexplicables qui fusillent parfois l'esprit des humains et les mènent à la gloire... ou à leur perte.

Tirant son paquetage entassé dans un chariot dérobé à l'aéroport, il emménagea dans une chambre d'hôtel minable, près du camp de transit des réfugiés politiques.

Il n'avait que fort peu d'argent et l'avenir s'annonçait noir. Son dossier de pilote n'avait jamais brillé par ses références, et il ne se faisait aucune illusion sur ses chances de reclassement.

Repoussant tous ces problèmes à plus tard, il entama son habituel parcours des tavernes et termina la nuit dans la chambre-placard d'une putain que la chirurgie esthétique avait rendue trisexuée.

Le lendemain, la tête en feu et le pénis à vif, il regagna son hôtel, échafaudant d'in vraisemblables combinaisons pour survivre en attendant que la chance veuille bien se manifester. Son compte en banque étant extrêmement bas, il décida de vendre une partie de son arsenal personnel, soit deux éclateurs à basse fréquence, dix grenades déshydratantes et un lot de poignards de jet à lame chercheuse.

Au moment où il quittait la cabine de location, il se souvint des glaçons immortels et se demanda s'il n'y aurait pas quelque argent à tirer d'un tel

gadget. Ouvrant le container, il préleva une poignée d'esquilles de glace et redescendit dans la rue.

Il avait mal à la tête et les battements de son cœur lui martelaient les tempes.

Il n'eut pas trop de difficulté pour monnayer les armes, mais le prix qu'il en obtint était tout de même ridiculement bas.

En désespoir de cause, il poussa la porte d'une échoppe qui tenait le milieu entre la bijouterie et le mont-de-piété. Un vieil homme coiffé d'un chapeau melon écarlate l'accueillit en grimaçant.

— Je voudrais que vous me disiez ce que vous pensez de ça ? lança Dan en jetant un débris de givre gros comme l'oncle du petit doigt sur le comptoir.

Il plastronnait pendant que son cerveau tentait de bâtir un boniment digne de retenir l'attention de l'usurier.

« Il faudrait que j'arrive à le convaincre qu'il va se faire une fortune avec ce gag ! » pensait-il, mais il n'entrevoyait pas l'ombre d'un argument valable. En fait sa démarche était tout bonnement idiote, car il était le seul à savoir que les glaçons ramassés sur ce planétoïde infernal refusaient de fondre ! Ici, sur Terre, tout le monde allait les prendre pour de simples morceaux de verre...

Il cracha sur le sol, anéanti par sa propre stupidité.

Quand le vieil homme au chapeau melon releva la tête, Dan aperçut une loupe de bijoutier vissée dans son orbite droite. Cela avait l'air d'une affreuse prothèse bricolée par un chirurgien amateur.

— Cent mille, chuchota le vieux entre ses lèvres crispées. Je ne peux pas mettre plus ; il faudra le tailler, c'est un gros risque. De toute manière, je suis sûr que vous n'avez pas de certificat de vente... Cent mille c'est déjà bien.

Dan ouvrit la bouche, éberlué par l'énormité de la somme. Le prêteur s'agita, mal à l'aise, jetant de fréquents coups d'œil à travers la vitrine pour s'assurer que personne ne venait.

— Cent cinquante mille, laissa-t-il enfin tomber d'une voix altérée, mais c'est mon dernier carat.

— Okay, balbutia Dan totalement pris de court.

Le morceau de givre disparut, happé par un sachet. Un rouleau de billets crasseux roula sur le comptoir.

— Si vous avez d'autres marchandises du même genre, hasarda le vieil homme, je serais éventuellement preneur.

Dan marmonna quelque chose d'inintelligible et quitta la boutique, les doigts serrés sur l'énorme cylindre des billets jaunes et craquants. Cent cinquante mille nouveaux yens pour une étincelle de glace ! Une boule lui nouait la gorge. Il avait désormais de quoi vivre un an dans un hôtel cinq étoiles ! Il resta planté une minute au bord du trottoir, oscillant comme un ivrogne, puis la vérité éclata telle une bulle à la surface de sa conscience : l'usurier avait parlé du glaçon comme d'un diamant !

Il crut qu'il allait s'évanouir. Une agitation infernale s'empara de lui. Il fallait qu'il procède immédiatement à une contre-expertise.

Sans tergiverser davantage il se rendit dans un institut de beauté masculin et s'abandonna aux soins des différents artistes. Lorsqu'il quitta l'établissement, on lui avait teint les cheveux en blanc selon la mode « albinos » qui faisait alors fureur et collé une pilosité postiche sur le dos des mains afin d'obéir aux nouveaux canons en vigueur.

Il sauta dans un taxi et partit en quête d'une boutique de confection de luxe dans laquelle il acheta un complet en peau de pieuvre. Ce qui se faisait de plus cher sur le marché, lui assura-t-on.

Ainsi équipé, il franchit le seuil d'une joaillerie fort réputée, afficha un air de suprême dédain et tira de sa pochette une seconde parcelle de givre.

— J'aimerais me défaire de cette chose, susurra-t-il à l'adresse de l'employé onctueux qui se précipitait vers lui.

L'homme l'entraîna à l'écart, dans un bureau somptueux et se livra sur la « pierre » à divers examens dont la finalité échappa totalement à Dan.

— C'est un très beau spécimen, mur-mura-t-il enfin en ôtant la loupe qui lui bouchait l'œil droit.

« Réellement une très belle pièce. Si vous voulez vous en défaire, nous pourrions aller jusqu'à... deux cent mille? »

Dan crispa les ongles sur les accoudoirs de son fauteuil. Le joaillier prit son

silence pour une dénégation.

— C'est un magnifique diamant, d'une transparence inégalée, argumenta-t-il, très pur, mais il est brut, il faudra le tailler, c'est une opération excessivement délicate. Je suppose que vous êtes prospecteur?

— Oui, articula péniblement Dan, prospecteur indépendant.

— Vous avez trouvé un beau filon, permettez-moi de vous féliciter. Voulez-vous conclure ?

Dan accepta, empocha un chèque et quitta le luxueux magasin d'une démarche somnambulique.

« Je suis fou, songeait-il. Je suis fou ou alors à l'insu de tout le monde j'ai découvert une planète aux banquises de diamant ! »

Mais c'était absurde. Il se rappelait parfaitement avoir creusé le sol à coups de pic, avoir fait fondre la glace sous la flamme de son chalumeau... *Non*, il s'agissait d'autre chose, mais de quoi?

Il se changea pour retourner dans son hôtel minable, acheta un sac de cuir et le remplit avec le contenu de l'aspirateur. La seule vue des glaçons énormes, gros comme les cubes emplissant un cocktail tropical, le couvrit de sueur. Ces bijoux dépassaient par leur taille toutes les pierres fabuleuses qu'on avait pu découvrir sur la Terre. Chaque glaçon était digne de figurer dans le trésor d'une famille royale derrière la vitrine blindée d'un musée. Chaque éclat de glace pilée aurait ennobli la plus belle des tiaras, la plus prestigieuse couronne impériale.

Dan tira la fermeture éclair de son sac en claquant des dents. La tête emplie d'un brouillard rouge, il quitta l'hôtel comme un voleur et se fit conduire dans le plus beau palace de la ville.

Il s'y cloîtra deux jours durant, émerveillé et terrifié tout à la fois, puis négocia une nouvelle pierre de faible volume dont il tira une véritable fortune.

N'y tenant plus, il se rendit à l'institut de géographie interstellaire et consulta la bibliothèque informatique. Les écrans ne lui apprirent rien de plus sur le planétoïde répertorié AMH 435. A en croire la banque de données il s'agissait d'une terre stérile recouverte d'un « liquide non potable de nature chimique indéterminée, mais ne produisant pas d'énergie ». AMH gravitait autour d'un minuscule soleil et connaissait deux saisons de six mois chacune.

Un hiver redoutable et un été torride... Rien n'y poussait et les sondes cosmiques n'y avaient détecté aucune forme de vie, même rudimentaire.

Dan hésita, baigné par le halo bleuâtre des écrans. Il savait que certaines sociétés moyennant une grosse contribution financière, réclamaient de temps en temps un rapport détaillé sur tel ou tel planétoïde de leur choix. Il suffisait d'insérer sa demande dans le circuit informatique qui la transmettrait à la sonde locale placée en orbite. Le satellite d'observation effectuait alors un relevé complet assorti de films, de photos, d'analyses et le répercutait jusqu'à l'organisme demandeur. Dan pianota sur la console pour connaître le prix d'une telle opération. Il crut recevoir une décharge électrique en apprenant qu'un check-up d'AMH lui coûterait la bagatelle de cent cinquante mille nouveaux yens. C'était une folie mais il fallait qu'il sache !

Il tapa donc le code autorisant le prélèvement de ladite somme sur son compte et se rongea les ongles dans l'attente d'une réponse. La machine lui fit savoir que le secteur du planétoïde concerné n'étant guère embouteillé, il aurait une réponse avant trois jours.

Dan passa les soixante heures suivantes étendu sur son lit à l'hôtel *Van Schuler*, les yeux écarquillés sur la blancheur du plafond.

Quand la console de communication s'alluma automatiquement, il vit défiler les images d'une planète *liquide*, entièrement recouverte par une mer limpide d'où émergeaient quelques terres rocheuses dépourvues de la moindre végétation. La glace avait fondu, AMH rentrait dans sa saison d'été. La banquise n'était pas constituée de diamant brut, mais bel et bien « d'eau » solidifiée par la température extrêmement basse de l'hiver stellaire.

Dan se mordilla interminablement l'ongle du pouce. Une théorie se faisait jour en lui. En quittant l'atmosphère du planétoïde, les glaçons avaient perdu leur pouvoir de liquéfaction. Tirés de leur contexte naturel, ils étaient restés comme en... « suspens », affranchis de l'ordre du temps et des contraintes du milieu traversé. Ils étaient devenus « étrangers ».

Leur solidité était comme la marque de leur refus de coopérer. Pour retrouver leur forme réelle, ils avaient besoin de l'attraction magnétique, des émanations gazeuses de leur monde d'origine. Sur la Terre ils resteraient éternellement « autres », prisonniers d'un état initialement temporaire et cyclique... mais que l'intervention de Dan avait rendue permanent !

Le jeune homme avait le vertige. C'était comme s'il avait kidnappé un nouveau-né sur un monde inconnu, et que ce bébé, ramené sur Terre, refusât de grandir, de vieillir, ailleurs que sur son monde natal !

Dan tira de sa poche les quelques « pierres » qui ne le quittaient jamais. De deux choses l'une : ou ces gemmes n'étaient que de l'eau gelée, ou bien sur AMH coulaient des diamants à l'état liquide !

C'était affreux, grotesque. Ainsi il avait ramené d'outre-espace des cubes de glace à l'eau si pure que tout le monde, ici-bas, les prenait pour des pierres précieuses ! Même les experts s'y étaient trompés.

Il se prit la tête dans les mains. La fragilité de sa fortune le terrifiait car il suffisait qu'il charge son trésor dans les cales d'un vaisseau, mette le cap sur AMH, et pénétre clans l'atmosphère du planétoïde pour voir tous les bijoux retourner à l'état de flaque ! Son butin n'était qu'une imposture spatio-temporelle. Une supercherie de la nature, un pied de nez du cosmos.

Durant une minute, il fut tenté de prendre la fuite, de se dissoudre dans la foule, puis il réalisa qu'il était probablement le seul humain à s'être posé sur le sol gelé du planétoïde. Il était donc le seul à connaître la vérité ! Le seul à savoir que ses diamants étaient tout juste bons à élire domicile dans le freezer d'un réfrigérateur... ou dans un seau autour d'un magnum de Champagne ! Un élément des plus communs sur un monde minuscule perdu dans un brouillard d'étoiles de dernière catégorie, se haussait sur la Terre au rang des fabuleuses raretés.

Mais l'ironie jouait sur deux niveaux : en effet, il aurait pu — après tout — découvrir une planète constituée d'un énorme et unique diamant... Dans ce cas de figure, ses pierres auraient eu une valeur proportionnelle à leur rareté ou à leur abondance dans le sol. A la fois trésor sur la Terre et vulgaires cailloux sur AMH ! C'était la vieille légende du peuple qui pave ses rues de lingots d'or et enferme le plomb dans des coffres-forts. Un simple renversement de situation selon l'endroit où l'on se trouve.

Mais ici il ne s'agissait même pas de vrais diamants ! La fraude frisait l'insulte. Un objet réputé éternel sur Terre était en réalité éminemment fragile sur AMH 435... Plus que fragile : périssable, condamné à l'évaporation !

Dan ne dormit pas cette nuit-là.

D'ailleurs au cours du mois qui suivit, il ne parvint pas à jouir du sommeil qu'en se gavant d'hypnotiques. Puis ses angoisses s'atténuèrent. Aucun mandat d'arrêt n'avait été lancé contre lui. Quant aux « diamants » stockés dans les coffres de diverses banques, ils semblaient bien décidés à ne jamais changer de consistance. Ces deux constatations, plutôt rassurantes, poussèrent l'expilote à négocier deux autres pierres.

Mais cette fois il avait pris de l'assurance et se montra beaucoup plus gourmand. Les pièces exceptionnelles qu'il jetait sur les bureaux des diamantaires lui valurent très vite une réputation de prospecteur hors pair. On parla de lui comme d'un mystérieux aventurier, d'un chercheur de trésors. Il fut invité dans les cocktails et les plus belles femmes de la jet-society commencèrent à lui adresser des sourires languissants.

Lorsqu'il se réveilla, un matin, entre les cuisses d'une épouse de ministre, il comprit qu'il était bel et bien passé de l'autre côté du miroir.

CHAPITRE VIII

A partir de ce jour il mena sa carrière avec une dextérité dont il ne se serait jamais cru capable. Son premier coup de maître fut d'ouvrir sa propre joaillerie et de s'entourer de techniciens de haute volée. Il fournissait les pierres, ses ateliers les transformaient en somptueuses parures.

Les commandes affluèrent, et avec elles l'argent des grands de ce monde. Dan ne souffrait d'aucune concurrence car personne n'était en mesure de livrer des pièces d'une transparence aussi exceptionnelle.

On murmura les légendes les plus farfelues, on évoqua les mines perdues de l'Eldorado. On raconta que Dan avait mis la main sur le filon le plus fabuleux qui ait jamais existé. On l'espionna. Il dut faire retraite, se cacher, s'entourer de gardes du corps.

La nuit, parfois, d'horribles crises de vertige le terrassaient, lui, l'ancien voyageur du cosmos, et il courait s'enfermer dans un placard pour fuir cette sensation de chute sans fin. Les domestiques feignaient de ne pas remarquer ces lubies d'homme riche et éludaient le problème en émettant l'hypothèse de séquelles paludéennes dues à une vie de prospection au fond des jungles les plus sauvages.

Dan continua à dormir, les dents serrées sur son impossible secret. Il avait bâti sa fortune sur quelques gouttes d'eau non potable !

A travers le monde, des nababs dépensaient des sommes fabuleuses pour acquérir de simples cubes de glace qu'ils enfermaient ensuite au fond de leurs coffres-forts. Les divas, les princesses, ouvraient des bals fastueux, le cou ceint de grêlons. Des rois, des reines, arboraient des couronnes faites de glaçons sertis dans l'or le plus pur ! Les bijoutiers exposaient, sur des écrins de velours, derrière des vitrines blindées hérissées de signaux d'alarme, des tiaras, des diadèmes composés de glace pilée ! L'escroquerie prenait une dimension abyssale. La dérision confinait au sublime.

En l'espace d'une année, Dan devint l'un des hommes les plus riches de la planète. Il n'avait pourtant pas écoulé le dixième des copeaux de banquise

ramenés de son naufrage sur AMH 435. Avec le contenu d'un seau à Champagne, il aurait pu acheter un pays avec ses industries et l'âme de ses habitants. Sa conscience, assimilant fort mal ce renversement de valeurs, le bombardait de rêves grotesques dans lesquels les réfrigérateurs débordaient de billets de banque, la nourriture surgelée se trouvait empaquetée dans des bons du Trésor, et où les barmen rafraîchissaient les cocktails en y laissant fondre de minuscules lingots d'or.

Les mois passaient. Dan oscillait entre la satisfaction béate et d'affreux accès d'angoisse agrémentés de brèves hallucinations. Il lui semblait impossible que la supercherie ne fût pas tôt ou tard découverte. Pourtant les risques étaient infimes, mais il sentait au fond de lui monter une irrépressible certitude de catastrophe. Il se répétait qu'il était allé trop loin dans l'outrance pour ne pas en subir le contrecoup.

Il aurait pu aisément disparaître, puisque sa fortune autorisait tous les stratagèmes, au lieu de cela il se mit à attendre, allant jusqu'à provoquer le destin en jetant sur le marché des « pierres » énormes, dont le volume même était une insulte à la vraisemblance.

Pourquoi agissait-il ainsi? Par lassitude, probablement, pour abrégé une situation de tension qu'il n'était pas en mesure de supporter. Il lui arrivait de regretter de n'avoir pas prélevé sur AMH quelques pains de glace d'une trentaine de kilos chacun, qu'il aurait exposés tels quels dans la vitrine de sa joaillerie pour le seul plaisir de voir s'allumer une étincelle de peur et d'incrédulité dans les yeux de ses visiteurs.

Une seconde année s'écoula sous le signe de l'impunité. Quelques nuages pointèrent à l'horizon. Des confrères jaloux parlèrent de contrefaçons synthétiques. On procéda aux expertises les plus serrées, mais, comble de l'ironie, les glaçons du cosmos traversèrent ces épreuves sans subir la moindre éclaboussure. Flaques d'eau non potable par-delà les galaxies, les pierres d'AMH restaient sur Terre d'irréprochables bijoux !

Au fur et à mesure que la réussite de l'escroquerie devenait de plus en plus manifeste, les crises de vertige accablant Dan se firent plus fréquentes. Il lui arrivait de rester cloîtré quarante-huit heures au fond de sa penderie, avec l'impression que le sol, sous ses pieds, n'était plus qu'un bloc de glace en train de fondre, une banquise atteinte de déliquescence et devenant chaque seconde plus mince. Il était terrifié par ce vide qu'il devinait autour de lui, cet abîme qui ne demandait qu'à l'aspirer.

Les atteintes d'agoraphobie ou de claustrophobie n'étaient pas rares chez les astronautes ayant cumulé de longs vols solitaires dans le vide du cosmos.

Mais ce n'était pas le cosmos qui faisait tourner la tête du jeune homme, c'était le mensonge. Un mensonge trop écrasant pour lui. C'était la puissance démesurée de quelques litres d'eau gelée se cristallisant hors de tout écoulement temporel. C'était...

Heureusement il y avait le placard, cette boîte aux parois solides, aux dimensions réconfortantes.

Le placard...

CHAPITRE IX

L'ombre de la catastrophe s'étendit brusquement sur Dan, un soir, peu après la fermeture de la joaillerie, alors que le jeune homme sommeillait entre les accoudoirs de son fauteuil directorial. Il était seul dans le magasin, au-dehors la nuit opacifiait lentement les vitrines. La bijouterie s'emplissait d'odeurs qu'on ne remarquait jamais au cours de la journée : odeur de cuir des canapés réservés aux clients, odeur de poussière des tentures et des tapis. Dan fut réveillé par une terrible sensation de froid.

On était au mois d'août et il crut un instant que la climatisation était dérégulée. Il se leva, engourdi et grelottant pour tendre la main vers l'une des bouches de ventilation. Mais ses doigts n'interceptèrent qu'un filet d'air d'une fraîcheur toute relative... La terrible impression de froid ne provenait pas de l'appareil. Dan s'immobilisa, saisi d'angoisse, relevant machinalement contre ses joues les revers de son veston. Sa peau se hérissait de frissons comme s'il allait tout à coup succomber à un accès de fièvre. Il lui sembla que le magasin tout entier brillait d'une lumière bleutée de congélateur... Il y avait dans l'air une sorte de netteté cristalline comme on en voit les nuits d'hiver, au-dessus des lacs gelés, lorsque le vent lui-même semble succomber au processus de glaciation générale.

Dan claquait des dents. Il fit quelques pas entre les présentoirs et les vitrines. Il recula aussitôt... Une haleine de glace montait des écrans où reposaient les plus belles pierres. La température avait tellement baissé que la respiration du jeune homme se condensa en petits nuages de vapeur. En plein été, par une température extérieure de 28 degrés centigrades, l'hiver venait de s'installer au sein de la joaillerie !

Il s'approcha de la vitre donnant sur la rue. La buée l'avait rendue opaque et *il dut* la nettoyer d'un revers de manche pour pouvoir distinguer la perspective du boulevard. Il aperçut quelques noctambules très légèrement vêtus qui flânaient autour des fontaines... Les filles mouillaient leur foulard aux jets d'eau pour se rafraîchir la poitrine et les tempes... Au cœur de la boutique la température devait se situer quelque part au-dessous de zéro. Dan battit en retraite, gagné par un mauvais pressentiment.

Il courut dans son bureau et s'agenouilla devant le coffre-fort. Il gémit en

posant les doigts sur les molettes commandant l'ouverture du panneau : elles étaient glacées comme peut l'être une pièce de métal longuement immergée dans la neige. Soufflant sur ses mains pour les réchauffer il réussit à ouvrir le battant blindé, et laissa échapper un hurlement de surprise.

L'intérieur du coffre était entièrement tapissé de givre ! Toutes les boîtes, tous les écrans se trouvaient prisonniers d'une épaisse pellicule de glace. Des stalactites festonnaient les étagères, et même les liasses de billets disparaissaient au sein d'énormes cubes de glace !

« C'est une hallucination ! songea Dan. Rien qu'une hallucination. Je ne dois pas m'affoler ! »

Mais lorsqu'il effleura le givre tapissant le métal, il crut que sa peau allait rester collée au battant d'acier. Son coffre-fort venait de se transformer inexplicablement en congélateur. Pire, la boutique tout entière prenait des allures de chambre froide !

Il se redressa en éternuant violemment.

L'engourdissement le gagnait. Déjà ses doigts ne percevaient plus le contact des objets. On eût dit des bâtonnets de bois mort. Il pianota sur le marbre d'une cheminée, persuadé que ses phalanges allaient soudain éclater telles des bûchettes pourries.

Autour de lui les vitrines n'étaient plus que d'énormes pains de glace. Le miroir ornant l'un des murs de son bureau éclata, ainsi que les deux encriers de cristal et la loupe reposant sur le sous-main de cuir.

Le souffle lui manqua. Il avait les lèvres craquelées et sanguinolentes comme s'il avait marché des heures le visage exposé à un fort vent de montagne. Il se recroquevilla pour échapper à une bourrasque imaginaire. Chaque fois qu'il faisait un pas vers la porte, il se sentait repoussé vers le fond du magasin par un blizzard invisible et silencieux.

Il finit par tomber à genoux. Le froid avait durci la moquette dont la laine produisait un bruit de *gravier dès qu'on l'effleurait*. Dan se roula en boule. Il n'ignorait pas qu'il avait tort, qu'il aurait dû courir vers la sortie et plonger sans hésiter sur le trottoir, mais le froid le coupait en deux. Il n'avait plus qu'une idée : se ratatiner au fond d'une tanière, échapper à l'hiver... Avoir chaud. Il se demanda s'il souffrirait moins en s'enveloppant dans une tenture, et il entreprit de ramper vers la frange d'un double rideau de velours.

« C'est idiot, pensait-il. Si tu cesses de bouger, tu vas te transformer en

bonhomme de neige. Essaye donc de sortir de ce piège ! »

Le coffre-fort béant paraissait le narguer avec ses écrins retranchés derrière la barrière des stalactites.

Et subitement, alors que les doigts bleuis du jeune homme raclaient le velours cartonneux de la tenture, la température fit un bond vertigineux et tout redevint normal. Le sang de Dan se remit à circuler convenablement, l'assaillant de millions de coups d'aiguilles. Ses oreilles et ses joues flambèrent comme si on venait de les frictionner avec un révulsif... Il s'assit, haletant. La buée opacifiant la vitrine s'était évaporée. Le coffre-fort avait repris son aspect habituel!

Dan *se précipita*. Les écrins entassés sur les étagères se réchauffaient doucement. Fait plus étrange, les stalactites, en disparaissant n'avaient laissé derrière elles aucune flaque d'eau. Le givre et la glace n'avaient pas fondu, ils s'étaient... envolés !

Le jeune homme saisit son chapeau, enclencha les différents systèmes de protection, et quitta la boutique au pas de course, li était terrifié. A peine avait-il posé le pied sur le boulevard qu'il fut frappé par une bouffée de chaleur sèche. Les filles-légèrement vêtues, assises sur le bord de la fontaine de marbre, ricanèrent lorsqu'il passa devant elles, tant ses traits arboraient une expression d'égarement.

« Tu sais très bien ce qui vient de se produire, se répétait-il en zigzaguant. Les pierres ont brusquement rendu une partie de leur température réelle ! Pour la première fois depuis que tu les as ramenées d'AMH, elles ont cessé de se comporter comme des morceaux de verre affranchis des contraintes spatio-temporelles ! »

Oui, c'était exactement cela : pendant une minute, les bijoux volés au cosmos avaient tenté de ramener la température intérieure de la bijouterie au niveau de celle du planétoïde en phase hivernale. Quelque chose s'était produit. Comme une ébauche *de réajustement*. Les « *diamants* » avaient essayé de remettre les pendules à l'heure. De faire prévaloir sur la Terre les lois climatiques d'AMH 435.

Dan voyait encore mal où tout cela allait le mener. Il rentra chez lui, s'assit sur la terrasse en face d'une bouteille de vodka qu'il commença à vider méthodiquement.

Il faisait chaud et l'alcool accentua davantage encore le malaise qui lui serrait la gorge. La sueur perla sur son front, dégoulina sur son visage. Tout autour

de lui il distinguait les immeubles avec leurs fenêtres ouvertes sur la nuit. Il entendait le « teuf-teuf » amorti des pales des ventilateurs. La ville entière crevait de chaud pendant que l'hiver tentait de se réinstaller dans une bijouterie de luxe des Grands Boulevards ! Le paradoxe frisait la folie !

La bouteille au trois quarts vide, Dan s'effondra dans son rocking-chair, le cerveau plein d'idées confuses. Il dérivait vers l'inconscience éthylique quand une douleur sourde lui vrilla le bras gauche. C'était une souffrance proche de celles qui vous assaillent lorsque vous subissez une petite intervention chirurgicale sous anesthésie partielle. Une sorte de tiraillement gourda, désagréable. Dan grogna dans son sommeil. L'ankylose grimpait lentement de son annulaire vers son épaule, insensibilisant sa chair aussi sûrement qu'une couche de neige carbonique.

De neige carboni... !

Le jeune homme se réveilla en sursaut. Sa main gauche était toute bleue, et l'engourdissement irradiait à partir du minuscule « diamant » serti dans sa chevalière ! Le froid montait de la bague, se répandant dans les chairs qu'il anesthésiait à la manière d'une puissante injection de novocaïne.

« Je suis en train de geler ! constata Dan avec un frisson d'épouvante, cette pierre, grosse comme une tête d'épingle, est en train de me congeler sur pied ! »

Son ivresse se dissipa en une fraction de seconde. A l'aide de sa main droite il arracha la bague et la jeta sur le sol. Son bras gauche était complètement insensible, et, à l'emplacement de la chevalière, la peau avait pris une teinte blanche de mauvais augure.

« Gelé ! pensa Dan. J'ai le doigt gelé. Bon pour l'amputation. Si je ne m'étais pas réveillé, je serais mort dans mon sommeil. Mort de froid dans un rocking-chair au-dessous d'un thermomètre affichant 30° centigrades ! »

Maintenant que l'engourdissement se dissipait il avait mal. Très mal.

Titubant, il se dirigea vers la salle de bains, ouvrit l'armoire de toilette et absorba un analgésique puissant. Son doigt gelé était totalement insensible au niveau de la phalangette et affreusement douloureux au-dessous. Dan s'assit sur le carrelage. Le cocktail d'alcool et de tranquillisants finit par le foudroyer ainsi, le dos appuyé à la baignoire. Il dormit jusqu'à ce que la souffrance le ramène impitoyablement à la réalité.

Très tôt dans la matinée, il se fit conduire chez un médecin qui

diagnostiqua une gelure heureusement superficielle. La chair n'était pas nécrosée en profondeur, elle se régénérerait lentement.

— Ce sera très douloureux, observa toutefois l'homme en blouse blanche. Mais comment cela s'est-il produit ?

Daniel inventa un accident au cours d'une manipulation chimique nécessitant l'emploi d'azote liquide. Le médecin hocha la tête sans chercher à en savoir plus.

Comme il quittait le bloc médical, Dan fut frappé par un titre lumineux défilant sur une enseigne de presse en haut d'un bâtiment : « Morts de froid en plein été ! disait l'annonce. L'hécatombe d'une nuit de canicule. La climatisation qui tue ! »

Le jeune homme eut un éblouissement. Au pied de la tour, un crieur de journaux s'agitait en brandissant des quotidiens et des revues en papier alimentaire. Daniel chercha précipitamment de la monnaie au fond de sa poche et saisit un quotidien à l'étalage. C'était un journal conçu à base de fibres végétales qui gonflaient lorsqu'on les arrosait d'eau bouillante donnant une sorte de pudding dont les chômeurs étaient friands. La lecture des nouvelles achevées, on pouvait aussi transformer un hebdomadaire en porridge ou en pâtée pour chien, ce qui éliminait le gâchis de papier et satisfaisait aux nouvelles lois sur la Presse.

— Pourquoi tout ce tintamarre ? lança Dan d'une voix qu'il espérait neutre. La météo est devenue folle ?

— Pas du tout, grasseya le vendeur. C'est à cause de la canicule. Cette nuit les gens ont un peu poussé sur la climatisation. Résultat, les machines se sont dérégées. Ce matin on a découvert un tas de types et de nanas gelés entre leurs draps ! Vous parlez d'un scandale !

Dan bredouilla quelques mots indistincts et s'éloigna rapidement, le nez sur la « une » du journal qu'il avait acheté au hasard. Le crieur n'avait pas menti. On comptait une douzaine de décès par hypothermie, et autant de cas d'amputation. A en croire l'auteur de l'article, les chirurgiens de l'hôpital général ne cessaient depuis l'aurore de trancher des doigts, des mains, et même des bras, totalement nécrosés par le froid.

« C'est comme si ces gens s'étaient endormis dans la neige, avait déclaré un médecin. La température extrêmement basse les a surpris dans leur sommeil, les faisant basculer dans le coma sans leur donner le temps de se réveiller. »

On accusait déjà le système de climatisation régi par ordinateur.

« Le ordinateur, devenu fou, s'est brusquement mis à dispenser un véritable souffle de chambre froide... » lut Dan. Les enquêteurs dépêchés sur les lieux avaient aussitôt plongé dans les entrailles de l'appareil. Sans rien relever d'anormal au demeurant.

Daniel essuya d'un revers de main la sueur qui inondait son front. Il savait, lui, que les climatiseurs n'étaient pour rien dans la tragédie de la nuit passée. Les noms des malheureux étaient autrement révélateurs : Dan les connaissait tous pour les avoir lus un jour au bas d'un chèque ! Et pour cause : les victimes du « climatiseur fou » figuraient toutes parmi ses clients !...

Il froissa rageusement le journal. Il n'avait aucun mal à imaginer ce qui s'était produit au cours de la nuit. Les « diamants » avaient frappé tous ceux qui avaient commis l'imprudence de les conserver pour dormir. Les minuscules brillants sertis dans l'or des bagues avaient gelé la chair des dormeurs ! Chaque bijou avait irradié une vague de froid proportionnelle à sa taille, changeant peu à peu les chambres à coucher en véritables congélateurs.

Dan était atterré. L'hiver... Le redoutable hiver qui régnait sur AMH 435 était en train de sortir de sa prison de luxe. Les bijoux allaient devenir des instruments de destruction. Glaçons arrachés à une banquise d'outre-espace, ils avouaient leur véritable nature. Ils se lançaient à l'assaut de la Terre.

Dan regagna la bijouterie. Il était terriblement inquiet. Une fois enfermé dans son bureau, il examina attentivement les pierres contenues dans le coffre. Mais elles ne présentaient aucune caractéristique anormale. Tout semblait rentré dans l'ordre.

« Jusqu'à la prochaine « crise » ! » songea Dan avec pessimisme. Que devait-il faire ? Avertir les autorités ? Non, il n'en avait pas le courage. Il ne tenait pas à finir sa vie en prison. De plus les victimes de la « vague de froid » ne lui inspiraient aucune sympathie. Il les avait vues défiler dans son bureau.

C'étaient pour la plupart des nantis au cœur sec. Des êtres méprisants... et méprisables qui lui avaient signé des chèques considérables sans cesser une seconde de le considérer comme un valet et un boutiquier.

Non, il ne parvenait pas à se sentir ému par leur malheur. Peut-être même estimait-il tout au fond de lui qu'ils avaient été punis par où ils n'avaient jamais cessé de pécher : la richesse. A force d'amasser les trésors, ils avaient fini par succomber à l'un d'eux. Somme toute les diamants du cosmos avaient fait œuvre de justice !

Remuant ces pensées, Dan préleva un gros solitaire dans la conque de velours d'un écrin et l'éleva à la hauteur de ses yeux pour l'examiner de près.

Au bout de quelques secondes il crut que sa vue se brouillait. La pierre, en effet, était devenue si transparente qu'on avait du mal à la distinguer encore au milieu du chaton. Dan battit des paupières. Le diamant — quoique toujours aussi dur — paraissait presque dématérialisé. Il n'opposait plus aucune résistance au regard. Sa transparence était telle qu'on remarquait à peine ses contours, sa taille et ses facettes. Sa limpidité frisait l'invisibilité !

Inquiet, le jeune homme dénoua une bourse de cuir dans laquelle il conservait des pierres en vrac, et éparpilla les gemmes sur une feuille de papier blanc...

Il retint à grand-peine un sursaut : les pierres avaient atteint un tel degré de transparence qu'on ne parvenait pratiquement pas à les discerner sur la blancheur de la page. Elles étaient là... mais l'œil n'était plus capable de détecter leur épaisseur.

Dan tendit la main. Ses doigts rencontrèrent les arêtes dures, coupantes, des bijoux, là où son regard ne devinait que la tache d'un reflet ! Il avait besoin du secours de ses ongles pour se persuader de l'existence de ce qu'il ne pouvait plus voir !

Invisibles ! Si les diamants du cosmos poursuivaient leur « cycle d'épuration », ils seraient dans quelque temps parfaitement invisibles ! Mais n'était-ce pas là un nouveau signe de catastrophe ? Il y avait eu le froid... et maintenant la transparence. Un froid extrême... Une limpidité défiant l'imagination. Dan retrouvait les caractéristiques de la banquise d'AMH 435 ! Cette banquise dont il n'était jamais parvenu à sentir l'épaisseur, cette banquise qui lui avait toujours donné l'impression d'être en train de marcher dans le vide...

Les pierres se réveillaient. Elles redevenaient vivantes. Sorties de l'hibernation, elles tentaient d'ajuster la Terre à leurs besoins. Elles bombardaient cet environnement étranger d'ondes mystérieuses dont la fonction était d'opérer un réajustement fondamental.

« Elles tentent de recréer leur monde d'origine ! observa Daniel. Elles essayent de nous imposer leur loi ! »

Il frissonna. Une étrange métamorphose était en train de s'opérer sur le bureau. Devenus totalement invisibles, les diamants contaminaient à présent leurs supports — bagues ou colliers — dont l'or perdait de seconde en seconde son

opacité pour devenir transparent comme du verre !

Dan ramassa un solitaire. Au milieu des griffes du sertissage, la pierre avait disparu. Quant à l'anneau lui-même, il était désormais aussi limpide que le cristal !

Transparente... La bague devenait d'une parfaite transparence !

Affolé, le jeune homme ouvrit précipitamment les écrins. Le phénomène gagnait l'ensemble des bijoux. Les pendentifs, les bracelets, les diadèmes, toutes les parures avaient perdu leur opacité. D'ailleurs, les écrins, contaminés à leur tour, se décoloraient pour se changer en fantômes d'écrins !

Dan fit un bond en arrière, et demeura collé au mur comme un homme acculé au fond d'une impasse par une meute de lyncheurs. Sur le bureau, les boîtes de velours rouge se dissolvaient lentement dans la lumière. L'invisibilité coulait, comme une flaque, immergeant dans sa non existence tout ce qui encombra la surface de la table. Le sous-main, le stylo, le téléphone, la pile de courrier, furent ainsi gagnés par la dépigmentation de la transparence. Le téléphone, petit cube trapu et noir, devint lentement cristallin, comme si un flot de rayons x faisait soudain apparaître ses entrailles électroniques. Puis celles-ci s'affaiblirent à leur tour, et le téléphone perdit toute épaisseur... Il n'y eut bientôt plus rien sur le bureau.

Il n'y eut bientôt plus de bureau.

Dan était horrifié. Il commença à se déplacer le long du mur pour atteindre la porte. A ce moment le téléphone sonna...

Le téléphone « invisible » sonna !

Le jeune homme éclata d'un rire nerveux et strident. Malgré lui, il fit un pas vers la table, lança au hasard une main tâtonnante et décrocha l'appareil qui n'existait plus... Comme dans un rêve, il porta le combiné à son oreille. Une voix nasillarde lui parvint. Bien qu'invisible, le téléphone fonctionnait toujours ! Dan émit un hoquet hystérique et raccrocha.

« Je suis en train de devenir fou, pensa-t-il. Rien de tout cela n'est vrai, il s'agit simplement de l'expression de mon remords. »

Sous ses doigts la transparence régressait. La silhouette du téléphone se dessinait dans une sorte de grisaille. Les écrins matérialisaient leurs contours en angles de brume. Les diamants eux-mêmes recommençaient à scintiller.

Daniel réalisa qu'il dégoulinait de sueur. Il claqua les écrins et les jeta dans la gueule du coffre-fort.

« Cela peut se reproduire n'importe quand ! balbutia-t-il intérieurement. Les bagues, les colliers disparaîtront au doigt ou au cou de leur propriétaire ! Combien de temps s'écoulera-t-il avant qu'on cesse de considérer ce phénomène comme une simple hallucination ? »

Dan s'essuya le visage. Les mâchoires du piège se refermaient sur lui. Il comprit qu'il devait prendre la fuite.

CHAPITRE X

Il quitta la capitale le soir même. Il s'attendait depuis si longtemps à devoir prendre la fuite qu'il avait tout préparé avec une sorte de soin masochiste : la valise avec les vêtements de rechange, la vieille voiture achetée sous un nom d'emprunt, les vivres entassés dans le coffre... La panoplie de la parfaite cavale l'attendait dans un box de location, au cœur du garage souterrain de son immeuble. Il s'assit au volant après avoir glissé dans la boîte à gants un sachet de cuir contenant une poignée de pierres précieuses dont il voulait suivre les métamorphoses.

On ne s'inquiéterait pas de son absence. Ses employés penseraient tout naturellement qu'il était parti visiter l'une de ses mines. Le fait qu'il n'ait prévenu personne passerait pour une marque de prudence, rien de plus.

Il roula la nuit entière. Soucieux de ne marquer aucune halte. Ne pas être vu ! C'était la condition essentielle pour couper les ponts.

Lorsqu'il dut s'arrêter pour prendre de l'essence, il s'affubla un peu puérilement d'un chapeau et d'une fausse barbe.

A l'aube, il atteignit la côte. Quelque temps auparavant il avait acheté une vieille bergerie sur une colline perdue dans l'arrière-pays. C'était là qu'il comptait s'installer. La voiture contenait assez de rations de survie pour lui assurer deux bons mois d'autarcie, ainsi il n'aurait pas à descendre au village voisin pour renouveler ses provisions. Il était assez satisfait de son stratagème, quoique l'idée de grignoter durant soixante jours des tablettes nutritives concentrées fût loin de lui amener l'eau à la bouche.

Il prit ses quartiers dans la bicoque délabrée que fouettait en permanence un vent de poussière sèche et rouge, qui irritait les yeux et la peau. Son idée était d'observer pendant deux mois le comportement des diamants, puis... de prendre une fois pour toutes une décision. En fuyant la ville, il échappait au matraquage des médias, restait seul face au problème.

Ayant répandu les pierres sur la grosse table en bois brut de la salle commune, il se mit à l'affût. Dès le second jour les diamants eurent une

nouvelle crise de « transparence ». En moins d'une heure ils contaminèrent la table, les chaises, la cheminée et le mur de façade qui devinrent aussi translucides que du papier calque. Quoique la baraque fût bâtie à l'aide d'énormes caillasses arrachées au flanc de la colline, Dan eut très vite l'impression d'habiter l'une de ces maisons japonaises aux cloisons de papier de riz qu'un coup de poing suffit à crever.

A la fin de la journée, la flaque de transparence avait coulé sur le seuil et gagné l'extérieur. Une brouette, quelques outils rouillés, prirent ainsi la limpidité du cristal. Daniel ramassa une serpe qui ne tarda pas à devenir invisible entre ses doigts.

Tourmentés, il rentra dans la maison et avala quelques gélules tranquilisantes qu'il fit passer avec une gorgée de vodka. La chaleur de l'après-midi l'assomma ; il s'endormit.

A son réveil, il découvrit qu'il flottait à cinquante centimètres au-dessus du sol. Le lit avait disparu ! Un peu partout autour de lui des taches d'invisibilité avaient gangrené la maison. Cela faisait des « trous » dans les murs et les objets. De curieuses absences qui défiaient la raison.

« Une peau de panthère, songea-t-il en essayant de maîtriser la panique qui le gagnait. Une peau de panthère sur laquelle les taches seraient des trous visuels... »

Il se leva. Le phénomène d'invisibilité affectait inégalement les objets. Ainsi la bouteille de vodka avait bel et bien disparu, mais son contenu continuait à flotter, masse liquide parfaitement définie par les flancs d'une bouteille fantôme ! Les bahuts, les armoires, avaient subi le même sort, mais pas les couteaux et les fourchettes entassés dans leurs tiroirs, ni les piles de draps élimés posés sur les étagères.

Dan s'assit sur le lit dont il sentait les contours. Au moment où il voulut se lever il se rejeta en arrière : une bonne partie du carrelage avait été gommée sous ses pieds ! L'invisibilité avait creusé un trou dans le sol, une sorte de cratère où paraissaient flotter des pierres.

Maîtrisant le vertige qui le faisait suffoquer, le jeune homme se pencha prudemment en avant. Là encore la disparition s'était effectuée de manière sélective. On distinguait des taupes et de menus rongeurs occupés à progresser dans les galeries de leurs terriers invisibles ! Les animaux enfouis dans la terre avaient l'air de flotter en état d'apesanteur. De voler !

Dan cracha une giclée de bile qui s'étala sur... le vide. Le sol s'était changé

en une vitre à la transparence si complète qu'on ne détectait plus sa présence matérielle.

Malgré lui le jeune homme fit un détour pour contourner le cratère et se précipita vers la porte, espérant que l'extérieur lui offrirait un spectacle plus rassurant.

Il se trompait. Le poirier qui se dressait en face de la bâtisse s'était dissout, mais ses fruits — eux — étaient restés opaques. Ils frémissaient doucement dans les airs, comme si on les avait jetés du haut des nuages et qu'ils eussent soudain décidé d'interrompre leur chute, pour demeurer éternellement en suspens et défier à jamais les lois de l'attraction terrestre.

Daniel tendit les bras, toucha l'arbre... Il était bien là. Invisible mais présent. Cependant les vers qui grignotaient son écorce avaient résisté au phénomène de transparence et ondulaient paresseusement à la hauteur des yeux du jeune homme. Fait plus inquiétant, la « coulée d'invisibilité » avait dévalé le chemin en pente, comme si elle ne dépendait plus des diamants. Une tranche médiane s'ouvrait au milieu du sentier, un sillon impossible et menteur qui restait « plein » sous la semelle. Dan se mordit nerveusement l'ongle du pouce.

Depuis quelques minutes le mot « épidémie » flottait désagréablement à la surface de son esprit. Les diamants avaient engendré le mal, mais le virus s'en allait à présent à la conquête du paysage. Contrairement à ce qu'il avait cru tout d'abord, le phénomène n'allait pas demeurer limité à l'entourage immédiat des gemmes d'outre-espace. La maladie commençait déjà à se répandre !

Dans les jours qui suivirent le mal empira. Mystérieusement, la vague de transparence affectait certains objets pour en dédaigner d'autres, sans que Dan pût déterminer ce qui motivait de tels choix. Sans doute s'agissait-il d'incompatibilités « tissulaires » qui dépassaient ses pauvres connaissances scientifiques. Quoi qu'il en soit, la colline était désormais pleine de « trous ». Les arbres avaient en grande partie disparu alors que leurs feuilles et leurs fruits étaient toujours en place. A l'intérieur de la maison, un objet sur deux échappait au regard. Pour finir, la voiture de Dan succomba à son tour à la maladie. La carrosserie perdit son opacité naturelle pour prendre la transparence du cristal. Le break se mua en un véhicule impossible dont tous les organes mécaniques étaient maintenant apparents !

Vivre dans de telles conditions réclamait une bonne dose de sang-froid. Dan s'évertuait à conserver le contrôle de ses nerfs, conscient des conséquences névrotiques qu'impliquait une telle série de métamorphoses. Céder à la panique, c'était s'offrir en pâture à la folie. Il devait rester calme, détaché... S'appliquer à porter sur ce monde détraqué un œil de clinicien.

Au bout de trois semaines ses vêtements furent contaminés à leur tour. Ses chemises, ses pantalons devinrent si transparents qu'on les eût dit taillés dans le nylon qui sert d'ordinaire à confectionner la lingerie érotique ! Bien qu'habillé, il était presque nu. Il sentait le contact des étoffes sur sa peau mais quelqu'un qui serait passé sur la route l'aurait pris à coup sûr pour un nudiste dans l'exercice de ses fonctions. Slips, chaussettes, blouson, tous les effets qu'il avait amenés dans ses valises se « dépigmentaient ». Ses chaussures subirent le même sort, ainsi que toute sa garde-robe. Le matin il tâtonnait autour de lui pour mettre la main sur ses vêtements fantômes. Où était donc passé son pantalon ? Et sa chemise ? Et...

Il zigzaguait, renversant une chaise invisible, éparpillant sur le sol des habits qu'il ne pouvait voir. Comble de l'ironie, une fois vêtu il se sentait toujours aussi nu ! Cette impression désagréable lui interdisait de franchir le seuil de la maison, et souvent il se mettait à la recherche d'une pièce de drap encore opaque avant de mettre le nez dehors. Il écumait les armoires (qu'il devait auparavant localiser à tâtons) et finissait par improviser une toga romaine à l'aide d'une couverture dont la maladie n'avait pas encore affecté la texture.

Un jour — il y avait peut-être un mois qu'il vivait sur la colline — il fut témoin d'un prodige qui le cloua sur place et lui fit prendre conscience des progrès réalisés par le mal de l'espace. La chose se produisit à l'occasion d'un incident des plus ordinaires : il se mit à pleuvoir.

Le bruit de l'averse frappant les feuilles des arbres et les tuiles de la maison emplit les oreilles du jeune homme. D'un seul coup il fut submergé par la trombe et trempé de la tête aux pieds... Comme il tournait les talons pour gagner l'abri de la grange, il s'aperçut brusquement *qu'il ne voyait pas la pluie !* Les gouttes qui s'écrasaient sur sa peau et alourdissaient ses vêtements de leur humidité étaient invisibles. La pluie était devenue comme le vent ; quelque chose dont on éprouvait la résistance, mais qu'on ne pouvait voir ! Le paysage tressautait sou: l'impact des rafales, les feuilles et l'herbe pliaient sous les gouttes, mais pour l'œil *elles restaient sèches !*

Pris d'un doute, Daniel dévala la colline en direction du torrent qui coulait en contrebas au milieu des broussailles. Le lit du cours d'eau était à sec. Là où bouillonnaient jadis les tourbillons glacés venus de la montagne, il n'y avait plus qu'une tranchée limoneuse. Une sorte de canal boueux serpentant dans le sol. Dan s'agenouilla dans l'herbe, examinant la tranchée du torrent apparemment asséché. Il ne lui fallut qu'une seconde pour apercevoir les poissons qui volaient entre les parois du canal. Nageant dans un flot gangréné par l'invisibilité, ils avaient l'air de voler comme des oiseaux recouverts d'écaillés prisonniers d'un tunnel de métro.

Le lendemain, alors qu'il essayait de faire démarrer une flambée dans la cheminée, Dan comprit après avoir craqué toute une boîte d'allumettes que les flammes — elles aussi — avaient succombé à la transparence. Le feu était devenu invisible. Comme la pluie, il avait pris la couleur du vent. Les éléments naturels de la Terre subissaient les lois des icebergs d'AMH 435.

Dan décida sur-le-champ qu'il était temps de sortir de sa cachette. Si le mal avait pris une telle ampleur, plus personne à présent ne se souciait des diamants. Il empila ses vêtements transparents dans le coffre de sa voiture et démarra. La carrosserie du véhicule ayant perdu sa pigmentation au point d'être totalement indiscernable, il eut la sensation de piloter un châssis non habillé.

Pendant qu'il roulait, il observa le paysage de part et d'autre de la piste. La pluie malade avait partout creusé des trouées, gommant des pans entiers de garrigue. Çà et là, des villages subsistaient, fantomatiques ou brumeux selon leur degré de transparence.

CHAPITRE XI

Lorsqu'il atteignit les faubourgs de la ville, ce fut pour découvrir une perspective de trottoirs encombrés par une foule de nudistes aux expressions hagardes. Au même instant il entra en collision avec un véhicule invisible qui stationnait en travers de la chaussée. Le choc le projeta contre le volant, lui coupant le souffle. Un homme nu, au pubis grisonnant, s'approcha, tâtonna pour ouvrir la portière et saisit Dan par l'épaule.

— Hé ! lança-t-il, vous êtes dingue, mon vieux ! Faut pas rouler si vite, les rues sont pleines de véhicules transparents non répertoriés.

— Quoi ? coassa hypocritement Daniel.

— D'où sortez-vous ? grogna l'homme. Rangez-vous sur le côté et ne traînez pas. La loi martiale a été proclamée il y a deux semaines au lendemain de la grande panique. Vous étiez dans l'arrière-pays ?

Dan acquiesça. Sur les trottoirs les « nudistes » tentaient plus ou moins adroitement de dissimuler leur anatomie que trahissait la transparence des vêtements.

— C'est une catastrophe, marmonna l'homme. On pense qu'un satellite de transmission s'est dérégulé et répercute sur nous des rayons inconnus provenant du fin fond de l'espace. La radioactivité reste normale mais tous les objets se décolorent les uns après les autres. Il y a eu des émeutes dans tout le pays.

Dan s'extirpa de l'automobile. La voix de l'inconnu éveillait des échos disproportionnés sous sa calotte crânienne.

— Les scientifiques cherchent à mettre au point un colorant dont le pigment résisterait au rayonnement, continuait l'inconnu aux poils grisonnants. S'ils réussissent, il faudra tout repeindre...

Mais Dan n'écoutait plus. Comme un somnambule, il commença à descendre l'avenue en direction du front de mer.

A plusieurs reprises il entra en collision avec des éléments du paysage urbain que leur transparence extrême interdisait de détecter : lampadaires, cabines téléphoniques, panneaux de signalisation ou bornes d'incendie.

Des employés municipaux allaient et venaient, un pot de peinture blanche à la main. Dès qu'ils détectaient la présence d'une masse invisible, ils la barbouillaient d'un pinceau rageur, piégeant les contours de l'objet malade sous une couche dégoulinante qui séchait en quelques minutes. Cette méthode de signalisation avait peuplé la rue de curieux idéogrammes qui flottaient au-dessus de l'asphalte, telles des ratures figées en plein vol. Les formes, imparfaitement cernées, dessinaient des ébauches énigmatiques dont il était parfois difficile de deviner le support réel.

— Vous allez repeindre toute la ville? demanda machinalement Dan en arrivant à la hauteur de l'un des employés.

— Pensez-vous ! cracha l'autre. C'est du provisoire. Aucune peinture ne résiste plus de vingt-quatre heures à la maladie. On fait ça pour éviter les accidents, c'est tout.

Daniel continua son chemin d'un pas prudent. Il avançait les mains tendues, pour détecter un éventuel obstacle, comme un enfant aux yeux bandés qui joue à colin-maillard. Sur les trottoirs, aux alentours, des hommes et des femmes, plus ou moins nus, faisaient de même.

Beaucoup d'immeubles avaient souffert des assauts de la transparence. Des façades de verre bordaient désormais les deux côtés de l'avenue, révélant le contenu des appartements empilés autour des cages d'ascenseur. Nombre de ces logements étaient d'ailleurs vides...

« Des aquariums, pensa le jeune homme, des aquariums inhabités. » Mais il savait qu'il se trompait. Les cases béantes qui surplombaient la rue étaient sans aucun doute bourrées de meubles transparents. Leurs occupants avaient bien sûr pris la fuite dès le début de la catastrophe, incapables de vivre à vingt mètres au-dessus du sol sans le garde-fou visuel d'une façade. L'appel du gouffre leur avait donné la sensation de côtoyer un abîme, et ils avaient claqué la porte pour ne plus revenir. Quel effet cela faisait-il de loger au vingtième étage d'un immeuble aux parois et aux planchers invisibles? Comment vivre ainsi, suspendu dans le vide comme par magie ?

— On doit avoir l'impression de tomber d'un avion! marmonna Dan, parlant tout haut.

Oui, ce devait être quelque chose comme cela : une chute immobile et

interminable. Effrayante.

En débouchant sur le front de mer, il éprouva un choc épouvantable. L'océan avait disparu. Les bateaux amarrés au long des quais semblaient immobilisés en vol stationnaire à quelques mètres au-dessus du fond vaseux du môle. Au loin, des barques « volaient », la coque ne reposant sur rien de tangible. Dan ferma les yeux, assailli par le tourbillon du vertige. L'invisibilité des eaux avait dévoilé le fond de la mer tout au long de la côte. Là où l'on pouvait jadis contempler les rouleaux des vagues s'étendait à présent un paysage de décharge publique : une plaine boueuse encombrée de détritiques recouverts d'algues et de mousse. Des poissons voletaient au-dessus de ce champ grisâtre, passant et repassant sous la quille des navires figés en état d'apesanteur.

Les paupières closes, Dan sentit son malaise se dissiper en entendant le bruit de l'eau ! La mer était donc toujours là ? C'était l'évidence même : il devait se fier à son oreille et non pas à ses yeux. Il devait désormais privilégier les sens qu'il avait jusqu'alors négligés dans ses repérages quotidiens : le toucher, l'ouïe, l'odorat... S'il ne voulait pas devenir fou, il lui fallait apprendre à se comporter comme un aveugle !

Cette constatation le rasséréna quelque peu. En même temps il comprit que la situation échappait totalement à son contrôle. Le mal était fait, dévoiler la supercherie des diamants ne servirait à rien. Le « virus » apporté par les pierres s'était répandu, il gangrénait la dimension terrienne, il faisait dérailler l'engrenage spatiotemporel régissant l'équilibre de la planète. Que pouvait-on faire contre cet état de choses ? Charger les gemmes dans les cales d'une fusée et les réexpédier sur AMH 435?

« Okay ! siffla Dan, mais comment retrouver des centaines de diamants invisibles dans un monde lui-même grignoté par la transparence ? »

L'aiguille et la meule de foin du dicton n'étaient, en comparaison, qu'un agréable passe-temps !

Les yeux à demi fermés, Daniel s'éloigna du port. Des gosses couraient le long du quai. Armés de lance-pierres, ils essayaient d'abattre les poissons dont on pouvait suivre à présent toutes les évolutions.

En remontant vers le centre ville, il se rendit compte que l'agglomération avait été inégalement touchée par la vague de transparence. Si certains quartiers avaient entièrement disparu, d'autres n'en étaient qu'au premier stade de la maladie. Il s'arrêta dans un café, s'accouda au bar et prêta l'oreille aux propos des buveurs. On parlait de « zones blanches » sur la carte de la cité, de

labyrinthe de verre dans lesquels il ne fallait pas se risquer sans un chien d'aveugle.

— Bientôt on en sera tous là ! ricana un gros homme à casquette de marin. Il faudra se coller des lunettes noires sur le nez pour que le vertige ne nous tourneboule pas l'estomac... et on avancera la main serrée sur la laisse d'un chien de la Croix-Rouge !

Un autre consommateur, optimiste, objecta que le phénomène ne serait que passer, ce qui provoqua une explosion de huées.

Dan quitta l'établissement pour se mettre en quête d'un hôtel. Il n'était plus question pour lui de retourner dans les collines. D'ailleurs à l'heure qu'il était sa voiture avait probablement atteint un tel point de transparence qu'il aurait le plus grand mal à la localiser. Il entreprit de visiter les hôtels du bord de mer, mais découvrit très vite que l'armée les avait réquisitionnés pour loger les réfugiés en provenance des quartiers « gommés ». Il ne trouva à se loger qu'au *Palace Wladevsky*, une immense tour dont plus de la moitié était devenue invisible.

— J'ai bien un appartement, murmura l'employé de la réception, mais il est en secteur « transparent »... Si vous êtes sujet au vertige, ce n'est pas très recommandé, d'autant plus que la suite en question se trouve au dixième étage.

— Et comment fait-on pour s'y rendre ? demanda Dan, la gorge nouée.

— Nous avons engagé des aveugles que nous employons comme guides. Nous avons aussi des chiens dressés. Chaque client a le sien, on peut leur faire confiance, ils connaissent tous les recoins de la maison. Ils ne se fient qu'à leur odorat.

— Et pour payer ? interrogea le jeune homme qui n'avait pas jusque-là envisagé cet aspect du problème.

— Ne craignez rien, objecta l'employé, si vos billets sont devenus invisibles, nous disposons d'un caissier aveugle qui distingue parfaitement les coupures rien qu'en les touchant ; une question de texture, à ce qu'il paraît.

Daniel inscrivit son nom sur un registre aux pages de papier calque, à l'aide d'un stylo dégurgitant une encre rose pâle dont on avait grand mal à suivre le tracé.

L'employé donna du poing sur une sonnette de verre pour appeler le garçon d'étage aveugle qui s'avança, sa canne blanche à la main.

— Monsieur veut-il qu'on lui bande les yeux? s'enquit l'homme de la réception. C'est une précaution contre le vertige. Nous avons aussi des cagoules.

— Seront-elles encore opaques demain matin ? interrogea Dan.

— Nous ne pouvons pas le garantir, monsieur.

— Alors mieux vaut s'entraîner à fermer les yeux ! conclut Daniel en prenant le bras du garçon dont la canne cliquetait sur les premières marches de l'escalier.

— Tout va bien jusqu'au troisième, murmura l'infirmier. A ce qu'on m'a dit, c'est au-dessus que les choses se gâtent. Je vous préviens tout de suite, car, pour ma part, je ne perçois aucune différence. Invisibles ou transparents, les objets ont toujours pour moi la texture et l'odeur qui étaient les leurs avant la catastrophe. Je ne sens aucune différence.

David laissa échapper un grognement et ferma vigoureusement les paupières. Pendant qu'il s'élevait à l'intérieur de la cage d'escalier, il s'entraînait à noter la présence matérielle des choses : la rampe poisseuse de cire, le tapis mal tendu sur les marches, les craquements du bois. Tous ces indices lui confirmaient qu'il évoluait au sein d'une structure solide et bien réelle... Pourtant, lorsqu'il ouvrit les yeux, il se découvrit en suspens, dans le vide, à vingt mètres au-dessus des trottoirs de la ville. Il eut un hoquet. L'aveugle se raidit.

— Vous avez regardé, constata-t-il avec une nuance de reproche.

Dan voulut s'excuser ; il frissonna. Il lui semblait que les bourrasques allaient lui arracher l'épiderme. L'écorcher vif.

— Allons ! trancha l'infirmier, il n'y a pas de vent, c'est un effet de votre imagination. Nous sommes à l'intérieure d'une cage d'escalier qui sent la poussière, l'antimite et la cire à parquet. Fermez les yeux. Vous voulez un bandeau ?

Daniel refusa, quoiqu'il eût très envie d'accepter. Les paupières douloureusement serrées, il se laissa guider jusqu'à sa chambre.

— Il y a un chien au pied du lit, expliqua encore une fois l'aveugle. C'est

une bête dressée qui se fie plus à son odorat qu'à ses yeux. Tant que les objets émettront des odeurs, le monde ne sera jamais invisible pour les animaux, c'est en cela qu'ils nous sont supérieurs. Je crois que c'est un berger allemand et qu'on l'a baptisé un peu bêtement Rex. Allez vers lui, maintenant, il va vous prendre en charge.

Dan fit deux pas. Aussitôt un mufle chaud vint crocher la manche de sa veste pour le tirer à l'intérieur de l'appartement. Il se cogna contre un fauteuil, frôla le marbre d'une console.

« Dieu ! pensa-t-il au comble de la frayeur, cette pièce existera tant que je garderai les yeux clos, mais si j'ai le malheur de soulever une paupière, je m'apercevrai aussitôt que... »

Des images d'angoisse déferlèrent immédiatement. Des images de gouffre, d'abîme. Il savait que toute son intelligence capitulerait devant le spectacle capté par ses yeux. Il aurait beau se savoir à l'abri, il se sentirait en... chute libre. Dans la peau d'un homme qui vient de se jeter du haut de la tour Eiffel et qui voit le paysage tourbillonner en contrebas, dix secondes avant l'impact.

Il aurait voulu se coller des tampons d'ouate sur les yeux, des tampons d'ouate qu'il aurait maintenus en place au moyen de larges bandes adhésives. En se recroquevillant au creux de son lit, il se demanda s'il ne tenait pas là l'embryon d'une solution : vaincre la transparence et le vertige par la cécité volontaire.

Du plat de la main il frappa le lit pour inviter le chien à le rejoindre. Il avait besoin de la présence de cette masse chaude, velue, encombrante, pour se persuader de la réalité du monde dans lequel il se trouvait.

« Le vide, ne cessait-il de penser. Tu es en équilibre au bord d'une falaise. Tu dors au flanc d'un canyon, accroché par une corde à une saillie rocheuse. Au-dessous de toi, c'est le gouffre... Et il suffit d'un geste, d'un simple geste, pour te précipiter dans l'abîme. »

Allongé sur sa couche, il continuait à se sentir en « instance de chute ». Le chien lui lécha le visage. La nuit venait de tomber.

CHAPITRE XII

Dès son arrivée à l'hôtel, David fut harcelé par un rêve... Ce n'était pas vraiment un rêve, du reste, plutôt un souvenir auquel la reconstruction onirique donnait une coloration étrange. Toutes les nuits il se dressait en suffoquant et rejetait ses draps comme on repousse un agresseur. Il se revoyait, prisonnier de la guérite de verre, tandis que les oiseaux... Des chocs mous lui emplissaient les oreilles, des bruits d'impacts vivants.

Chaque nuit le rêve le ramenait une dizaine d'années en arrière, à l'époque où — étant étudiant —, il gagnait un peu d'argent durant le week-end en assurant la permanence « incendie » d'une société d'informatique installée dans les locaux d'un ancien camp militaire américain.

« — Ces baraques préfabriquées ont trente-cinq ans, lui avait déclaré le directeur de la sécurité. C'est du bois, de la peinture et du goudron. Il suffit d'une machine à café court-circuitée pour foutre le feu à la totalité du camp. Je veux que tu grimpes sur ton perchoir, mon gars, et que tu te crèves les yeux à guetter la fumée. A la moindre odeur de roussi, donne l'alarme ! »

Dan avait acquiscé. La tour de surveillance dominait le camp à la manière de ces miradors qui hantent les films de guerre. Une échelle permettait d'y accéder, mais sitôt le dixième barreau franchi, on sentait bouger les poutrelles soutenant la cabine vitrée, et il fallait serrer les dents pour ne pas faire immédiatement demi-tour. Il grimpait, les mains moites, l'esprit rempli d'images cinématographiques. Il voyait les gabiers se lançant à l'assaut des haubans, il sentait craquer le grand mât assailli par la tempête. Le vent s'engouffrait dans ses vêtements, le transformant en bibendum. Parfois il avait l'impression qu'il allait lâcher prise et s'envoler dans- un tourbillon de feuilles mortes. Il prit peu à peu l'habitude de passer des élastiques autour de ses poignets et de ses chevilles pour maintenir fermées les orifices du blouson et du pantalon d'uniforme. En haut, il retrouvait la solitude de la cabine de verre.

L'observatoire n'excédait pas quatre mètres carrés. Dans cet espace incroyablement réduit on avait disposé une table, une chaise, et des toilettes chimiques (qui débordaient la plupart du temps car aucun des gardiens ne se souciait de les vider). Daniel s'installait entre les grandes baies vitrées et observait les divers bâtiments plantés au milieu des pelouses.

Les poutrelles soutenant le mirador craquaient sous ses pieds et les bourrasques sifflaient en se déchirant aux angles de la guérite. Le jeune homme faisait le vide en lui pour affronter la journée. De temps à autre, il tirait les jumelles du tiroir et inspectait les alentours.

Au bâtiment 15, une secrétaire de direction, qui travaillait durant le week-end pour préparer les conférences de son patron, ne manquait jamais — se sachant observée — de se livrer à un certain nombre de provocations érotiques. Elle affectait d'ignorer l'existence du mirador et ne se cachait nullement pour changer de bas. Elle procédait chaque fois avec une extrême lenteur : se dépouillant de sa jupe, dégrafant le porte-jarretelles, puis tirant un à un les bas de soie de leur sachet luisant. Mais Daniel ne prenait aucun plaisir à ce spectacle... Il attendait le bruit.

Et le bruit ne manquait jamais de se produire au moment où il s'y attendait le moins. Un claquement sourd, un impact mou, semblable à celui que produit une pièce de viande quand elle claque sur le billot du boucher. Un bruit... définitif.

Dan se retournait alors, sûr d'apercevoir une tache de sang sur l'une ou l'autre des grandes vitres. Il ouvrait la petite porte de fer donnant accès au chemin de ronde entourant la cabine, et il voyait l'oiseau, recroquevillé sur le caillebotis. Boule chaude et duveteuse au cou cassé. Lorsqu'il le ramassait une perle de sang filait le long du bec et s'en allait éclabousser le sol, vingt mètres plus bas. Des oiseaux morts, des oiseaux fracassés. Il savait dès cette minute qu'il en dénombrerait une bonne dizaine avant la fin de la journée.

« — On n'y peut rien, lui avait dit le chef de la sécurité. Ils ne voient pas les vitres, c'est pour ça. Ils filent droit devant sans détecter l'obstacle. Tant qu'ils ne pètent pas les verrières faut pas se plaindre ! »

Dan était resté près d'un an dans la tour. Jamais la secrétaire nymphomane n'avait réussi à allumer une érection entre ses cuisses... Il était trop absorbé par le bruit pour céder à n'importe quel stimulus érotique.

Depuis son arrivée à l'hôtel, ces images qu'il croyait à jamais enfouies dans le passé le torturaient à nouveau. Il ne cessait d'entendre le claquement humide des oiseaux écrasés. Il se réveillait à bout de souffle, comme si la dépouille emplumée venait de le frapper au sternum. C'était insupportable.

Allongé dans la nuit, contre le flanc du chien, il guettait l'ultime pépiement des oiseaux victimes de la transparence. Et il serrait les dents.

CHAPITRE XIII

Il passa deux jours dans un état de terreur contenue. N'osant bouger, gardant les yeux fermés. Il ne cessait de palper les objets, d'éprouver la texture des étoffes pour se convaincre de l'existence matérielle du monde.

A la fin de la semaine, le garçon d'étage aveugle vint le prévenir que les services de secours organisaient une distribution de colorant et que leurs camions remontaient le boulevard. Daniel se fit guider jusqu'au rez-de-chaussée. Une fois dans la rue, il éprouva de la difficulté à ouvrir les yeux. Il avait gardé si longtemps les paupières closes que ses cils avaient fini par se coller sous l'effet des sécrétions.

Il vacilla, ébloui après tant d'obscurité. Le jour gris lui parut flamboyant de lumière et une douleur lui transperça le fond de l'œil.

De gros camions militaires circulaient effectivement au milieu de la chaussée. Des soldats — nus pour la plupart — et curieusement coiffés de casques blancs à mentonnière, distribuaient des bidons de métal inoxydable à tous ceux qui se présentaient à l'arrière du véhicule. Les gens se pressaient, les mains tendues et s'emparaient des bouteilles dont ils dévissaient immédiatement le bouchon.

Dan prit place dans la file d'attente. Une demi-heure plus tard il avait lui aussi reçu un litre d'une solution que sa couleur rouge faisait ressembler à du sang en voie de coagulation. L'odeur qui s'élevait de ce mélange rappelait celle des produits solaires qu'on utilise pour se prémunir contre les coups de soleil.

— On l'a testée, affirma l'un des militaires, ça tient, même dans les zones de transparence totale. On peut même l'étaler sur la peau, elle n'est pas toxique.

Il disait vrai, car lorsque le bidon de Dan devint invisible, quelques heures plus tard, le liquide, lui, demeura parfaitement opaque.

En un après-midi la ville prit l'aspect d'un abattoir. Les vêtements furent plongés dans la teinture rouge, les façades et les voitures furent hâtivement

repeintes à l'aide du produit miracle. Les employés municipaux arpentèrent les rues, vêtus de rouge, portant sur leur dos des pulvérisateurs de colorant au moyen desquels ils aspergeaient les véhicules, les lampadaires et les cabines téléphoniques victimes de la « maladie ».

Le rouge recouvrit les trottoirs, l'écarlate se mit à goutter des carrosseries. La cité entière se mua en territoire d'holocauste. Les petits hommes rouges reprenaient du poil de la bête. Ils se lançaient à l'assaut des quartiers invisibles, avançaient les dents serrées, bombardant d'un jet hémorragique les immeubles fantômes. Les lances des pulvérisateurs crachaient par saccades, comme des artères fraîchement tranchées. Les objets indiscernables renaissaient sous cette pluie pourpre. L'odeur d'huile solaire, lourde, épicée, stagnait dans le tunnel des rues étroites. Le vent râpait l'asphalte, épais, chargé de ce relent de plage et de friture.

Dan fut rapidement gagné par la nausée. La cité rougeoyante l'emplissait d'une sourde épouvante. Il songeait aux pyramides aztèques empourprées par les ruisseaux dégoulinant des autels sacrificiels. Les gens, uniformément habillés de rouge, semblaient appartenir à une inquiétante confrérie de bourreaux. Leurs sourires satisfaits avaient l'air de préluder à un quelconque rituel d'égorgement. Ils arpentaient les boulevards, comme dans l'attente du signal qui déclencherait une nouvelle Saint-Barthélémy... Dan s'assit sur un banc rouge. Le colorant séchait rapidement. Il restait cependant assez fragile, et, si on l'écaillait avec l'ongle, on voyait aussitôt que la pellicule ne recouvrait qu'un bloc de transparence. Le pigment n'était qu'une coquille fragile, un emballage ne résistant pas aux chocs.

— Ils vont en dissoudre dans l'eau, expliquait à un carrefour un vieil homme hagard qui brandissait un pinceau sanglant. Oui, ils ont des pigments en poudre. Ils les dilueront dans le circuit de distribution d'eau potable... Et peut-être aussi dans la mer, de cette manière l'eau redeviendra visible !

Il semblait soulagé par cette future initiative. Dan, lui, s'imagina buvant cette eau rouge coulant des robinets, se trempant dans une baignoire remplie d'un liquide écarlate et mousseux.

« Dieu ! songea-t-il, j'aurais l'impression de m'être tranché les veines et de me noyer dans mon propre sang ! »

Il grimaça.

— L'océan ! hurlait le petit vieux. L'océan va devenir rouge... Tout va rentrer dans l'ordre !

Dan se frotta les yeux. Dans les rues rouges, entre les façades des immeubles rouges circulaient des voitures rouges conduites par des hommes vêtus de rouge... Ces différentes superpositions finissaient par jouer le même rôle que les peintures de camouflage : elles supprimaient le relief, et, à partir d'une certaine distance, aplatissaient le paysage urbain dont on ne parvenait plus à détailler les éléments constitutifs. Vue du ciel, la ville devait ressembler à une cible géante. Une cible peinte sur le sol, pour faciliter le travail des escadrilles de bombardiers venues l'anéantir. Dan se surprit à lever instinctivement les yeux vers les nuages, mais il ne distingua aucun avion rouge au-dessus de la mer. Il décida de rentrer à l'hôtel.

Le service de signalisation de la municipalité avait investi le bâtiment, pulvérisateur au poing, pour en souligner d'ores et déjà les « structures essentielles de repérage », c'est-à-dire les rampes d'escalier, le contour des marches et l'encadrement des portes. Ces barbouillages hâtifs dessinaient de curieux zigzags dans les airs.

— On signolera plus tard! décréta l'un des peintres en surprenant le coup d'œil égaré de Dan. Le principal c'est de baliser le terrain, comme ça vous saurez au moins où vous allez !

Le soir même, l'eau coula rouge des robinets invisibles ! On pouvait suivre l'écoulement du flot écarlate à travers toutes les canalisations frappées de transparence. La tuyauterie fantôme se matérialisa soudain dans les airs, comme une sorte de réseau veineux privé de toute charpente osseuse et musculaire. Les immeubles qui demeuraient encore invisibles se trouvèrent du même coup délimités dans l'espace par le tracé sanglant des divers tuyaux les parcourant.

Lorsqu'il tenta de se laver les mains, Dan fut pris d'un recul de dégoût. Tout se passait comme si les canalisations alimentant la cité avaient subitement été plantées, tels des drains, dans le corps d'un gigantesque animal. La bête se vidait par tous les robinets des salles de bains, dans tous les éviers et les lavabos... La ville l'aspirait, la suçait, la vampirisait !

Quoi qu'il en soit, les services scientifiques avaient marqué un point. La transparence reculait... du moins apparemment, car la victoire reposait sur un artifice de maquillage, rien de plus. Dan se demandait avec une certaine perplexité si on allait repeindre tout le pays en rouge. Cela ne semblait pas troubler outre mesure les gens qu'il croisait dans la rue, car il rencontra plusieurs individus qui s'étaient enduit le visage et les mains d'une pommade écarlate, vraisemblablement improvisée à partir du pigment distribué par les militaires.

— C'est une mesure de sécurité, lui expliqua une femme à la figure pourpre, au cas où notre chair deviendrait invisible à son tour!

Dan retint un rire nerveux. Après avoir fasciné les amateurs de science-fiction durant des dizaines d'années, le mythe de l'invisibilité corporelle effrayait aujourd'hui ceux qui en subissaient la réalité. Personne n'enviait plus l'homme invisible de la légende, et ses facéties avaient soudain perdu tout pouvoir comique.

Comme on pouvait le redouter, la psychose se généralisa, et de plus en plus d'hommes et de femmes entreprirent de mêler des colorants aux divers produits de beauté encombrant les étagères de leur salle de bains. Ils se frictionnaient ensuite à l'aide de cet onguent écarlate jusqu'à ce que leur épiderme soit entièrement recouvert d'un film « protecteur ». Devenir transparent devint une véritable phobie collective. Chacun avait peur, en s'endormant le soir au milieu des draps rouges du lit conjugal, de se réveiller « seul »... à côté d'une forme translucide. D'un ectoplasme... De se heurter le matin à un bloc de néant tiède et sentant la sueur du sommeil. Le maquillage de « sécurité » les fortifiait contre l'angoisse de la nuit et de la dissolution corporelle. On se barbouilla de graisse rouge comme les primitifs des premiers âges. On se teignit les cheveux. On se peignit les ongles des pieds et des mains.

Dan jugeait ces pratiques absurdes. Il était évident que la transparence ne s'en prenait pas aux organismes vivants. Ni les hommes ni les animaux n'avaient eu à souffrir de la vague d'invisibilité. Cela tenait peut-être au fait qu'aucune vie animale n'existait à la surface d'AMH 435, et que la « maladie » importée du planétoïde ne s'en prenait qu'aux éléments existant déjà sur son monde d'origine : l'eau, le bois, les pierres, la terre et le sable... Autant de choses qu'elle était plus ou moins capable de « reconnaître » ? C'était une théorie qui en valait une autre, mais Dan ne se sentait pas menacé dans sa personne physique. Il ne croyait pas une seconde que la transparence allait tôt ou tard contaminer son corps.

Cependant, lorsqu'il se laissait aller à remuer cette éventualité, les frissons d'une peur anticipée hérissaient son échine. Il imaginait un monde invisible peuplé de créatures invisibles et condamnées à se farder pour l'éternité. Un monde peint en rouge, habité par des hommes barbouillés de fard écarlate. Une surface sanglante destinée à masquer une inexistence visuelle totale ! Une telle hypothèse avait de quoi faire frémir les plus endurcis.

« Cela n'arrivera pas, se répétait-il quand ce scénario d'épouvante finissait par devenir /trop concret. Nous ne sommes pas menacés. Sinon nous aurions été les premiers touchés par la vague de transparence... »

Le début de l'été allait mettre un terme à cette incroyable aventure, de manière aussi surprenante qu'inexplicable.

CHAPITRE XIV

Le mois d'août débuta très mal. Une vague de panique déferla en effet sur la ville lorsqu'on s'aperçut que le colorant miraculeux distribué par les militaires commençait à pâlir et à se laisser peu à peu gagner par la maladie. La cité rougeoyante perdit son aspect agressif d'abattoir pour évoluer vers un rose bonbon aux connotations doucereuses.

Le spectre de l'invisibilité s'empara à nouveau des esprits. Des charlatans envahirent les rues pour vendre les pommades colorantes les plus fantaisistes. Beaucoup de ces produits étaient bien entendu toxiques, et l'on compta plus d'un mort parmi les utilisateurs imprudents.

Les choses allant en empirant, le chaos s'installa et la loi martiale fut proclamée. L'atmosphère devenait franchement empoisonnée et évoluait doucement vers la guerre civile quand l'incroyable se produisit.

Aussi soudainement qu'elle avait envahi le pays, l'épidémie de transparence régressa ! Les bâtiments et les objets fantômes reprirent peu à peu leur opacité naturelle. Les immeubles émergèrent du néant, le béton surgit du brouillard pour retrouver sa matérialité grisâtre et consternante... L'univers sortait des brumes de la non-existence pour réoccuper l'espace. En quarante-huit heures tous les « éléments portés disparus » avaient repris leur place. Les maisons, la mer, les arbres... La crise d'invisibilité était finie. Daniel ne fut pas étonné outre mesure. N'en avait-il pas été de même lors de la vague de froid ?

Si l'on voulait échafauder une théorie, on pouvait avancer que les diamants, après avoir tenté de recréer leur écosystème d'origine, avaient finalement renoncé devant l'ampleur de la tâche. La nostalgie qui les habitait s'était traduite par deux crises aussi brèves qu'intenses. Mais peut-être les gemmes n'étaient-elles pas assez nombreuses pour exercer leur pouvoir de manière définitive ?

Il rêva longtemps à ce curieux système de défense : les diamants — refusant de s'adapter aux lois de la Terre —, avaient renversé le processus, et essayé de transformer celle-ci en un nouvel AMH 435 ! A dire vrai ils avaient bien failli réussir !

Dan décida de remonter vers la capitale. Il n'avait plus rien à faire ici.

CHAPITRE XV

A Paris, toutefois, l'attendait une nouvelle désagréable. Mettant à profit le chaos provoqué par la vague de transparence, des pillards avaient mis à sac de nombreuses boutiques de luxe. La bijouterie n'avait pas échappé au saccage. Les vandales, se moquant des systèmes d'alarme, avaient brisé les vitrines, tâtonné au milieu des présentoirs invisibles et raflé des dizaines de pierres.

Dan encaissa le choc. Le butin des étoiles venait une fois de plus de s'éparpiller dans la nature. Au cours du voyage de retour, il avait conçu l'idée de racheter une à une les pierres en circulation et de les réexpédier dans le cosmos; c'était à son avis la seule parade efficace contre une autre crise d'adaptation. Ce projet tombait à l'eau du fait de l'éparpillement des bijoux qu'on avait probablement déjà revendus à des receleurs...

Quoi qu'on fît, il resterait toujours quelques cristaux d'AMH dispersés dans la nature. Quelques cristaux qui, de temps à autre, « souffriraient du mal du pays » et déclencheraient un cycle d'adaptation oscillant entre le froid polaire et l'invisibilité...

Fatigué, las, Dan entreprit de liquider ses affaires. Il n'était plus question pour lui d'exploiter le trésor volé aux icebergs. Il comptait se débarrasser des pierres encore en sa possession et disparaître de la scène publique.

Il réalisa cependant qu'au cours des dernières années son butin de pacotille avait considérablement diminué, et qu'il en avait cédé la majeure partie. Il ne savait pas où se trouvaient ces pierres. Certaines avaient sans doute été revendues, volées, retaillées. Bref, il était pratiquement impossible de les localiser sans avoir recours à la police. La Terre allait ressembler à ces blessés de guerre qui conservent jusqu'à leur mort des éclats d'obus dans l'épaisseur de leur chair. Des éclats qui s'enkystent parce qu'on n'a jamais pu les extraire.

« Oh ! et puis quoi ? s'emporta intérieurement Dan. De temps à autre le pays sera secoué par une crise d'invisibilité... Pas de quoi en faire un drame, cela deviendra comme un rituel... Comme le retour d'une saison ! Oui c'est cela : la saison de la transparence ! »

Il avait choisi de sourire, mais l'écho du traumatisme habitait toujours les esprits. A la radio, dans les journaux, à la télévision, scientifiques et journalistes ne cessaient de pérorer et de se perdre en conjectures sur l'origine du phénomène. La population, ébranlée, conservait au fond de l'œil une étincelle hagarde qu'on sentait prête à enflammer les esprits au moindre symptôme un peu étrange.

Dan partit à la campagne. Il n'était pas inquiet. « Tout est bien qui finit bien », ne cessait-il de se répéter pour se mettre en règle avec sa conscience.

De temps à autre, il ouvrait un écrin et contemplait les quelques diamants qu'il possédait encore. Les bijoux du cosmos semblaient s'être rendormis. Tout était rentré dans l'ordre. Tout.

Ce n'est qu'au début de l'automne, en regardant couler la pluie sur les vitres, qu'il comprit soudain que le pire était encore à venir...

Il restait une plaie...

La malédiction d'AMH n'était pas totalement accomplie, oh! non... Il restait une épreuve... Une épreuve capitale...

Daniel se dressa sur ses pieds. Il ruisselait de sueur devant la fenêtre aux vitres dégoulinantes. Son esprit travaillait à toute vitesse. Il y avait eu le froid, puis la transparence. .. Les deux caractéristiques de la glace telle qu'elle existait sur le planétoïde. Un froid extrême... Une transparence aux limites de l'invisibilité... Et...

Et ensuite ?

Il grelottait de nervosité. Les diamants avaient-ils le pouvoir d'actualiser à des milliers de kilomètres de leur planète d'origine le cycle complet de l'eau? L'eau d'abord gelée, dure, minérale. L'eau transparente mais solide comme une gemme. L'eau banquise, l'eau-iceberg... Oui, mais il existait encore un autre stade de la transformation : le dégel !

L'eau perdant ses formes vitrifiées pour retourner à l'état liquide !

Dan poussa un cri étouffé : il était sûr de voir juste. Les diamants allaient tôt ou tard boucler la boucle, achever le cycle complet de l'eau. *Ils allaient redevenir liquides*, comme la banquise d'AMH qui se transformait en océan aux premières lueurs de l'été.

Il crut qu'il allait s'évanouir. Si tout se passait comme il le redoutait, cela voulait dire qu'à la prochaine « crise » les pierres éparpillées à travers le monde contamineraient leur environnement. La fluidité deviendrait une forme de maladie contagieuse ! Les meubles, les maisons, les voitures tout allait fondre, se liquéfier !

Les villes se métamorphoseraient en lacs, les agglomérations envahiraient les terres comme un raz de marée. Le monde matériel était voué à la dissolution. Les inondations se multiplieraient, recouvriraient le sol. Les bijoux de l'espace allaient pervertir une fois de plus les lois physiques. Il y avait eu le froid, la transparence... Dans peu de temps il y aurait la fonte des neiges, le ruissellement universel, le grand raz de marée du néant !

Dan se laissa tomber sur le sol, à bout de souffle. Au cœur de leurs écrins, les pierres brillaient d'un éclat ironique dans la lumière automnale. Pourquoi le jeune homme leur trouva-t-il brusquement une allure molle ?

« Un glaçon en train de fondre ? » songea-t-il.

Il saisit les pierres, les malaxa, mais elles étaient dures, coupantes.

Pour combien de temps encore ?

Ainsi il existait un danger à côté duquel la transparence faisait figure d'incident mineur. Le processus était en marche, logique, inexorable. Le monde vivait ses derniers moments de solidité, dans quelque temps il ne serait plus qu'une immense flaque. Le béton des immeubles deviendrait boueux, mou, avant de s'affaisser en monticules informes. Les villes solubles s'effriteraient les unes après les autres dans une mare sans cesse grandissante. L'homme devait se préparer à ce cataclysme, bâtir des arches pour affronter le déluge, l'inondation. Le salut serait à ce prix. Les temps bibliques revenaient.

Dan se cacha le visage dans les mains, Oui, il fallait construire d'immenses bateaux, le plus vite possible, et y entasser l'humanité en un pêle-mêle de poils et de plumes.

La troisième malédiction des diamants du cosmos dévasterait la surface de la Terre s: l'on n'y prenait pas garde. Le cycle de l'eau continuerait à tourner, comme un programme monté en boucle sur un ordinateur dément. Le temps du froid, la glaciation, la banquise, puis le dégel, l'inondation...

Et ensuite ? A nouveau la saison froide ? La transparence ? La Terre allait-elle être condamnée à subir les saisons successives d'un planétoïde inconnu ?

Dan demeura un long moment prostré. Cette fois il ne pouvait plus reculer. Il devait sortir de l'anonymat pour avouer sa faute. Si l'on agissait rapidement, on pourrait peut-être remettre la main sur les diamants éparés.

les charger dans les cales d'une fusée et les expédier à l'autre bout des étoiles ? A cette condition, et à cette condition seulement, on éviterait la catastrophe.

Cette nuit-là il écrivit une longue lettre de confession qu'il adressa au ministre de l'Intérieur. Mais la missive resta sans réponse. Probablement l'avait-on jetée dans la corbeille réservée aux écrits des détraqués. Dan recommença, une fois, deux fois, sans obtenir plus de succès. L'histoire des diamants volés au cosmos n'intéressait personne.

En désespoir de cause, il sollicita une entrevue qui lui fut refusée. L'agitation sociale due aux récents événements monopolisait, il est vrai, tous les efforts du gouvernement.

Après bien des essais infructueux, Dan obtint de rencontrer un journaliste qu'il avait autrefois fréquenté dans les soirées mondaines du Cercle de la Joaillerie, mais l'homme de presse ne lui prêta qu'une oreille distraite et plutôt incrédule. Lorsque Dan eut terminé son récit, le reporter lui tapa familièrement sur l'épaule en déclarant :

— Allons, mon vieux, vous êtes très fatigué. Je comprends ce que vous ressentez, vous avez perdu toutes vos pierres dans la mise à sac de votre magasin ; c'est un coup qui doit vous rester en travers de la gorge. Prenez du repos. Les derniers événements nous ont tous bouleversés, et je crois qu'il est bien normal de battre un peu la campagne après ces épreuves. Mais ne bâtissez donc pas un tel complexe de culpabilité à propos de votre fortune. Tout le monde sait aujourd'hui que l'épidémie de transparence était due au mal fonctionnement d'un satellite militaire. Les responsables ne vont d'ailleurs pas tarder à passer en jugement...

Et quand Dan tenta d'aborder la menace future de la grande liquéfaction, le journaliste abrégua l'entretien avec une irritation à peine dissimulée.

A partir de ce jour, le jeune homme hanta les rédactions des magazines. Des reporters affairés se le renvoyaient de l'un à l'autre pour se débarrasser de lui. Ou bien on l'installait sur une banquette et on le laissait attendre durant des heures un chroniqueur imaginaire, cela bien sûr pour qu'il perde patience, s'en aille... et surtout ne revienne plus. Parfois, de jeunes stagiaires en mal de copie l'écoutaient, mais ils finissaient toujours par lui taper sur l'épaule et lui offrir un gobelet de café avant de prétexter un rendez-vous urgent.

Un jour, Dan surprit une conversation au détour d'un couloir. Un journaliste bedonnant déclarait d'une voix asthmatique à un confrère plus jeune :

— Mais oui, tu sais bien ! C'est l'ancien bijoutier, celui dont on a tant parlé. Il a été complètement dévalisé lors des émeutes de la grande panique. Les assurances ne veulent pas casquer, il n'a plus un sou et ça lui est monté au cerveau. Depuis il se promène d'un journal à l'autre en racontant des histoires invraisemblables. Il n'est pas méchant...

Une tonne de plomb lui tomba sur les épaules. Ainsi il était devenu le « fada » des rédactions ! Le guignol de service...

La rage au cœur, il quitta les locaux du magazine en se promettant de ne plus chercher désormais à convaincre qui que ce soit.

Sa résolution fut prise : il lutterait seul. Il vendit sans mal les derniers diamants encore en sa possession, n'en conservant qu'un qui lui servirait en quelque sorte de baromètre lorsque viendrait l'époque du déluge. Avec l'argent ainsi amassé, il retourna s'installer dans la maison de la colline.

Il était torturé par le problème de la survie. Bâtir des arches ou des navires de bois serait une perte de temps, il en avait parfaitement conscience. Le bois et le métal étaient devenus invisibles lors de la crise de transparence, il y avait donc fort à parier que ces mêmes matériaux se liquéfieraient dès que les diamants d'AMH donneraient le signal du dégel. Cela semblait inévitable. Tous les objets jadis frappés d'invisibilité temporaire étaient dorénavant suspects de liquéfaction future. Il fallait trouver une matière rebelle à l'épidémie qui se préparait. Une matière imperméable et qui ne se délitérait pas au contact du flot.

Lors de la vague de transparence, seuls les êtres vivants avaient été épargnés. Les hommes, comme les animaux, avaient conservé leur opacité habituelle... Fallait-il en conclure que la peau serait l'unique matière rebelle à la dissolution ? Sans doute. On devait d'ores et déjà considérer le cuir comme l'instrument du salut général.

« Construire des barques de cuir, songeait Dan, des canoës, des pirogues. Des bateaux faits de peaux cousues par des lacets et tendues sur une armature d'os ! » Des bateaux naturels, voilà ce qu'il fallait mettre sur pied ! Des bateaux presque vivants ! Des barques dont tous les éléments constitutifs seraient prélevés sur les cadavres de bêtes fraîchement abattues.

Cette idée l'enflammait.

Seul, perdu au sommet de la colline brûlée, il entreprit de bâtir une flottille de secours grâce à laquelle il pourrait sauver les gens des environs dès le début de la grande liquéfaction. Il travailla d'arrache-pied. Achetant des vaches, des bœufs, et les abattant lui-même dans sa cour pour les dépecer. Il allait et venait dans un décor d'enfer, couvert de sang séché et de croûtes, étendant les peaux, raclant les os.

Tout à son projet, il négligeait d'enterrer les dépouilles des animaux déchiquetés qui se mirent à pourrir en dégageant une puanteur insoutenable. Dan, lui, ne sentait rien. Ecrasé de fatigue* il se levait à l'aube pour tuer, tanner, couper, coudre. La maison offrait au regard un spectacle d'épouvante de carcasses noircies et démembrées au-dessus desquelles vibrait un brouillard de mouches. Dan assemblait ses canoës du jugement dernier, indifférent à tout cela.

Il avait beaucoup maigri au cours des semaines passées et ses yeux brillaient de fièvre sous la broussaille de ses cheveux raidis par le sang séché. Tout cela n'avait guère d'importance, la flottille se constituait peu à peu. Une dizaine de beaux canots de cuir s'alignaient déjà derrière la maison. De beaux esquifs dans la composition desquels n'entraient que le cuir et l'os.

Il était, à n'en pas douter, sur la voie du succès.

CHAPITRE XVI

Toutefois le vent avait rabattu sur les terres la pestilence du chantier d'équarris-sage, et beaucoup de paysans des environs commençaient à se demander d'où provenait ce fumet de caveau mal fermé. Ils allèrent se plaindre auprès des autorités qui dépêchèrent une patrouille sur les lieux.

Les gendarmes découvrirent un énergomène raclant des peaux puantes au milieu d'un décor d'ossements alignés au soleil. Lorsqu'ils le sommèrent de s'expliquer, Daniel, titubant de fatigue, ne put que bafouiller d'informes propos relatifs au prochain déluge...

Les carcasses noircies, dépecées, les pirogues alignées sur l'herbe, achevèrent de convaincre les policiers qu'ils se trouvaient en face d'un dément. Dan fut poussé sans ménagements dans le véhicule de patrouille, puis — comme il faisait mine de résister —, frappé et endormi au moyen d'une giclée de gaz incapacitant.

Il se réveilla trois heures plus tard dans une cellule blanche à fenêtre grillagée. On l'avait affublé d'une chemise de drap nouée dans le dos. En se tâtant le visage, il réalisa qu'on lui avait aussi rasé la barbe et tondu les cheveux.

Une immense fatigue le submergea. Il sentait qu'il venait d'atteindre la dernière case du parcours et qu'on ne lui laisserait pas le loisir de s'expliquer. Décrété fou, il allait suivre l'itinéraire cotonneux et limbaire des fous. Une vie rythmée par les prises de comprimés et les injections. Il était fatigué, très fatigué...

De l'autre côté de la vitre grillagée, la pluie gouttait à n'en plus finir. L'eau bouillonnait dans les gouttières de zinc. Les flaques grandissaient entre les graviers, stagnant dans les déclivités du terrain.

L'eau...

Dan se recroquevilla en position fœtale sur le lit aux draps rêches.

On lui avait tout pris, même l'unique diamant qui devait lui servir de signal d'alarme quand viendrait l'heure de la grande fonte. Il rabattit le drap sur sa tête.

Dehors la pluie cognait aux vitres.

Dan songea une fois de plus aux villes frappées de déliquescence, aux immeubles fondant lentement tels des glaçons géants, aux hommes luttant contre la noyade et nageant désespérément dans le canal des boulevards, pour finir par couler à bout de forces. Dans quelques mois le monde appartiendrait aux poissons. Aux poissons... et aux noyés.

Le jeune homme serra les dents en imaginant des milliards de corps à la dérive, gonflés comme des outres...

« Il y aura peut-être quelques survivants, se dit-il, car il reste encore deux « terres d'asiles » : les pôles... Le froid de la banquise est désormais le seul recours qui s'offre aux hommes pour échapper à la noyade. »

Oui, tout avait commencé sur une banquise, tout finirait sur une banquise. Les glaces seraient le canot de sauvetage du genre humain. Ceux qui auraient le réflexe de courir s'y réfugier survivraient au naufrage.

— Un radeau, gémit Daniel. Un radeau couvert d'igloos ! De millions d'igloos...

Dehors, l'averse redoubla de violence. Le jeune homme s'enfonça les doigts dans les oreilles pour ne plus entendre le bruit de l'eau. L'infirmier qui l'observait par l'œilleton de la porte blindée hocha tristement la tête. « Encore un fou, pensa-t-il ; un de plus. Comme s'il n'y en avait pas assez dans cette baraque ! »

Dès le lendemain, Daniel fut placé en cure de sommeil.

Quelques jours plus tard, l'Arc de Triomphe disparut en l'espace d'une nuit. A la place on découvrit une sorte d'étang dont les eaux dévalaient les Champs-Élysées comme un torrent de montagne, submergeant les trottoirs et inondant les boutiques de luxe.

Ce prodige devait donner le signal d'une nouvelle vague de panique.

La dernière...

CHAPITRE XVII

Trois jours après les premiers signes de ' liquéfaction, Daniel entendit la clef jouer dans la serrure de sa geôle. Ce n'était ni l'heure du repas ni celle de la visite et cette infraction aux normes de la vie asilaire ne pouvait qu'être motivée par un événement d'importance, aussi le jeune homme se dressa-t-il sur son lit malgré l'horrible sensation de vertige qui l'assaillait chaque fois qu'il tentait d'adopter la station verticale.

La lourde porte de la cellule s'entrebâilla, laissant passer la grosse figure rougeaude de l'infirmier préposé à la surveillance de l'étage. Il avait l'air embarrassé.

— Qu'est-ce qui se passe? interrogea Dan.

— Tout le monde est parti, bégaya l'infirmier. C'est comme si la guerre était déclarée. Tous les toubibs ont foutu le camp. Dehors c'est la panique, je suis tout seul maintenant. Alors j'ai décidé de libérer les malades avant de m'en aller à mon tour.

— La panique, murmura Daniel, qu'est-ce qui l'a provoquée ? Ce ne serait pas une vague d'inondations, par hasard?

— Si. Paris est submergé par les eaux, et la catastrophe s'étend de jour en jour. Il paraît que les maisons et les monuments se sont mis à fondre. C'est incroyable, non ?

Dan fit quelques pas. Les calmants dont on l'avait gorgé lui permettaient de conserver tout son sang-froid. En fait il accueillait même la nouvelle de la fin du monde avec une certaine indifférence.

Il traversa la cellule au ralenti, écarta l'infirmier et sortit dans le couloir. Des malades en chemise de nuit de grosse toile erraient à travers le bâtiment, l'air hagard et les bras ballants.

— Il y en a d'autres dans le parc, expliqua le gardien sur un ton d'excuse. Je ne voulais pas partir en laissant tout le monde bouclé à double tour, ça n'aurait

pas été humain, n'est-ce pas ?

Dan ne répondit pas. Il marcha vers l'une des hautes fenêtres grillagées du couloir. Dans le jardin, les fous jouaient à dévider des rouleaux de papier hygiénique. Certains d'entre eux bombardaient les statues à l'aide d'œufs frais volés aux cuisines.

Le gardien se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Vous étiez le dernier, dit-il. Je vais vous laisser. Il y a de la nourriture dans la réserve. Moi, je pars.

— Où allez-vous ?

— Je descends vers la mer. J'ai un petit bateau dans le port. Si cette histoire d'inondation est vraie, il n'y a que sur l'eau qu'on sera en sécurité. Je vais faire des provisions et prendre le large.

— Votre bateau, observa Dan, il est en bois, je suppose ?

— Oui, bien sûr.

— Alors ça ne vous sauvera pas. Il n'y a que la peau qui résiste au phénomène. La peau ou le cuir, si vous préférez.

— Ah ! fit le surveillant en prenant cet air faux qu'adoptent toujours les gens sains d'esprit lorsqu'ils parlent avec des malades mentaux.

— Le cuir, répéta-t-il, je m'en souviendrai.

Et il tourna précipitamment les talons. Dan haussa les épaules. Il ne tenterait pas de le sauver contre son gré. Il savait que le bateau de l'infirmier fondrait lui aussi, comme les immeubles, comme les tours d'acier.

Dans les couloirs, les fous l'apostrophèrent, mais il n'y prit pas garde. Il descendit au rez-de-chaussée. Tout le personnel soignant avait déserté l'asile et les psychotiques s'en donnaient à cœur joie, saccageant le matériel ou badigeonnant les murs avec le contenu des bidons de sauce tomate découverts à l'office. Dan sortit dans le jardin.

Il ne pleuvait plus, pourtant des flaques aux couleurs irisées s'étendaient au pied des statues jalonnant les boqueteaux. Lorsque le jeune homme avança la main pour tâter l'un des bustes, il s'aperçut tout de suite que la pierre en était

devenue molle et transpirait quand on la pressait, comme une éponge qui rend son eau.

Les arbres eux-mêmes semblaient des colonnes de coton hydrophile prêtes à s'affaïsser. Tout se passait comme il l'avait prévu. Pour survivre ne restait plus que la solution de l'arche. Une arche de peau sur laquelle le phénomène n'aurait pas de prise. Mais il était déjà trop tard. Dans quelques semaines la Terre ne serait plus qu'une boule d'eau en suspension dans le cosmos. Une planète liquide, uniquement habitée par des poissons. De la race humaine, il ne resterait plus que quelques milliards de noyés à la dérive et de rares tribus installées sur les glaces du pôle Sud. La malédiction suivait son cours.

Dan se remémora l'avertissement lu jadis dans le journal de bord des naufragés du *Tobor-VI*, là-bas, sur AMH. Il n'avait pas su en tenir compte, n'avait pensé qu'à la richesse..., qu'au trésor. Voleur d'icebergs, il avait amené la destruction sur Terre. Maintenant tout était joué. Pour gagner le pôle, pour retrouver l'assise de la glace, il lui aurait fallu un bateau solide, un navire patiemment élaboré.

L'estomac noué par l'angoisse il déambula dans le jardin. Il songeait aux pirogues qu'il avait entrepris de construire avant son incarcération. Etaient-elles toujours là-bas, alignées contre le mur nord de la petite maison des collines ? En les reliant les unes aux autres, il aurait pu élaborer une sorte de radeau... Plus tard, lorsque l'inondation prendrait de l'ampleur, il deviendrait possible de récupérer les cadavres de bovidés flottant à la dérive, de les écorcher et — à l'aide de leur cuir — d'étendre le vaisseau.

Une arche évolutive! C'était la seule solution. Il apprendrait à pêcher et à se nourrir de poissons crus. Peu à peu le radeau s'étendrait, devenant maison flottante, jonque de cuir et d'ossements. Oui, il bâtirait son arche en tendant chaque peau sur une armature de squelettes. Pour cela il lui suffirait de récupérer méthodiquement la charpente osseuse des noyés emportés par les courants... C'était un travail peu ragoûtant, mais il s'était déjà fait la main sur les animaux...

Arrivé à la grille d'entrée il tituba, soulé par l'air vif. Trois fous s'étaient lancés à sa poursuite. Ils l'aspergèrent de haricots secs en riant aux éclats.

« C'est la fin du monde », se répéta-t-il en prenant le chemin des collines. « C'est la fin du monde. » On en avait tant parlé qu'il n'arrivait pas à y croire.

La route était vide à perte de vue. Çà et là des ballots abandonnés montraient qu'elle avait dû, quelques jours auparavant, être le théâtre d'un interminable exode. De part et d'autre du ruban d'asphalte, les champs

s'étendaient, déserts.

Dan se mit à courir en hurlant à pleins poumons :

— Je suis l'homme qui a causé la fin du monde ! Je suis l'homme qui...

Mais il n'y avait personne pour l'écouter. Les villages et les hameaux étaient vides, tout le monde s'était rué vers la mer dans l'espoir d'embarquer sur les cargos et les transports de troupes ancrés dans le port. Mais les vaisseaux de fer fondaient avant d'avoir atteint la haute mer.

« Si les gouvernements réagissent assez vite, pensa Daniel, ils auront le temps d'expédier quelques milliers d'émigrants sur la lune. »

Mais une telle solution impliquait des vaisseaux en nombre suffisant et des structures d'accueil qui n'existaient encore nulle part. On comptait peu de monde sur les diverses colonies interstellaires, et il y avait fort à parier que les naufragés de la Terre engloutie ne seraient pas très bien accueillis par les colons d'outre-étoiles.

Dan ralentit, les poumons en feu. Dans un vieux hangar il découvrit une bicyclette rouillée dont il frotta la chaîne avec de la graisse de porc. Chevauchant l'engin cliquetant, il reprit le chemin des collines. Dans sa tête il passait soigneusement en revue tous les préparatifs qu'il aurait à effectuer en vue du grand départ. Il dessinait le plan du radeau, avec ses longues pirogues juxtaposées comme autant de flotteurs. Il lui suffirait de les recouvrir d'un plancher d'ossements entrecroisés. C'était possible ; c'était faisable. Sur le plancher il dresserait une tente, un abri de peaux tannées, puis un mât sur lequel il fixerait une voile de cuir...

A un croisement, peu avant d'atteindre les Maures, il rencontra une jeune fille qui boitait en pleurant.

— Je me suis tordu la cheville, bégaya-t-elle, j'ai dû m'arrêter et personne ne m'a attendue. Quand je me suis réveillée ce matin j'étais toute seule.

Elle essuya son visage d'un revers de main. Elle n'était pas très jolie mais semblait saine, et n'avait guère plus de vingt ans.

— Il ne faut pas aller vers la mer, déclara Dan. Ils vont tous mourir. Si vous voulez échapper aux inondations, il faut grimper dans la montagne. Avec moi.

La jeune fille le regarda en hésitant, ne sachant que faire. Elle avait visiblement besoin d'un compagnon à qui se raccrocher.

— Dans la montagne? bafouilla-t-elle. Vous êtes sûr ?

— Oui. L'arche de Noé a été construite en haut d'une colline, plaisanta Dan, vous ne le saviez pas ?

Elle secoua négativement la tête.

— Montez sur le porte-bagages, fit le jeune homme, nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

Elle retroussa sa jupe, dévoilant de grosses cuisses fermes, et enjamba la roue arrière. Ses mains se refermèrent sur la taille de Dan.

— D'accord, murmura-t-elle, je vais avec vous. C'est idiot, je ne sais pas pourquoi je vous fais confiance, je ne vous connais même pas. Qu'est-ce que vous faisiez avant ?

— Avant quoi ?

— Avant... la fin du monde? Dan éclata de rire.

— Moi ? J'étais voleur d'icebergs !

FIN